

FRANCIA

FORSCHUNGEN ZUR WESTEUROPÄISCHEN GESCHICHTE

Herausgegeben vom
DEUTSCHEN HISTORISCHEN INSTITUT PARIS
(Institut historique allemand)

BAND 37 (2010)



Jan Thorbecke Verlag

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie;
detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nd.de> abrufbar.

ISSN 1867-6448 · ISBN 978-3-7995-8128-8

FRANCIA – FORSCHUNGEN ZUR WESTEUROPÄISCHEN GESCHICHTE

Herausgeberin: Prof. Dr. GUDRUN GERSMANN

Redaktion: Prof. Dr. ROLF GROSSE (Redaktionsleitung; Mittelalter), Priv.-Doz. Dr. RAINER BABEL
(Frühe Neuzeit, 1500–1815), Dr. STEFAN MARTENS (19./20. Jh.)

Redaktionsassistentin: DAGMAR ASSMANN

Anschrift: Deutsches Historisches Institut Paris (Institut historique allemand),
Hôtel Duret-de-Chevry, 8, rue du Parc-Royal, F-75003 Paris
Francia@dhi-paris.fr

FRANCIA erscheint einmal jährlich in einem Band von ca. 500 Seiten. Die Zeitschrift enthält Beiträge in deutscher, französischer und englischer Sprache. Die Rezensionen werden seit Band 35 (2008) ausschließlich online veröffentlicht unter: <http://www.francia-online.net>. Unter dieser Adresse sind auch die seit 1973 erschienenen Bände der FRANCIA mit einer Moving Wall von einem Jahr retrodigitalisiert und kostenfrei zugänglich.

Aufsatzmanuskripte bitte an die Herausgeberin adressieren, Rezensionsexemplare an Dagmar Aßmann. Über die Veröffentlichung der Beiträge entscheidet ein internationales Gutachtergremium. Die redaktionellen Richtlinien sind verzeichnet unter: <http://typographie.dhi-paris.fr>, die Mitglieder des Gutachtergremiums unter: <http://francia.dhi-paris.fr>.

Herausgeberin und Redaktion übernehmen keine Verantwortung für den Inhalt der Beiträge.

FRANCIA paraît une fois par an en un seul volume d'environ 500 pages. La revue comprend des articles en allemand, en français et en anglais. Depuis le n° 35 (2008), les comptes rendus sont uniquement publiés en ligne sur <http://www.francia-online.net>. Les volumes de FRANCIA parus depuis 1973 sont rétronumérisés et accessibles gratuitement, avec une barrière mobile d'un an, sous cette même adresse.

Merci d'adresser les propositions d'articles à la directrice de la publication, les ouvrages pour compte rendu à Mme Dagmar Aßmann. Tout article proposé ne pourra être publié qu'après l'avis favorable du comité de lecture. Les normes rédactionnelles sont consultables sur <http://typographie.dhi-paris.fr>, la liste des membres du comité de lecture sur <http://francia.dhi-paris.fr>.

Les textes publiés n'engagent que leurs auteurs.

Dieses Buch ist aus alterungsbeständigem Papier nach DIN-ISO 9706 hergestellt.

Übersetzung der Resümees: Marianne Floc'h (Paris), Christine Blackmore (Warwick)

Einbandabbildung: Ferdinand Lot (1866–1952). Paris, Bibliothèque de l'Institut, © RMN/Gérard Blot.
Vgl. unten, Abb. nach S. 296.

Institutslogo: ZAHREndesign (Aachen)

INHALTSVERZEICHNIS

AUFSÄTZE

Florence CLOSE, Liège De l'alliance franco-lombarde à l'alliance franco-pontificale. Sur la mention de l'appel de Grégoire III (739) dans l'historiographie carolingienne	1
Florian HARTMANN, Bonn Nochmals zur sogenannten Pippinischen Schenkung und zu ihrer Erneuerung durch Karl den Großen	25
Georg JOSTKLEIGREWE, Münster Die Identität der Franzosen und der Standpunkt der anderen: André de Coutances' »Romanz des Franceis« (ca. 1200) und der normannische Blick auf Frankreich	49
Patrick GAUTIER DALCHÉ, Paris Cartes, réflexion stratégique et projets de croisade à la fin du XIII ^e et au début du XIV ^e siècle: une initiative franciscaine?	77
Cornel ZWIERLEIN, Bochum Religionskriegsmigration, Französischunterricht, Kulturtransfer und die Zeitungsproduktion im Köln des 16. Jahrhunderts	97
Éric SCHNAKENBOURG, Nantes, Marie-Louise PELUS-KAPLAN, Paris Le Roi Soleil et les villes marchandes: les enjeux du traité de commerce franco-hanséatique de 1716	131
Jens Ivo ENGELS, Darmstadt Kanalregionen im Frankreich der Sattelzeit. Elemente für die Erforschung der Raumwirkungen von Infrastrukturen	149
Thies SCHULZE, Münster Bischof in einem fremden Land. Der Straßburger Bischof Charles Ruch zwischen Katholizismus und Nationalismus, 1919–1931	167
Corinna VON LIST, Berlin Trois piliers de la Résistance sous couvert de féminité. Les services de liaison, les secrétariats et l'hébergement	195
Rainer HUDEMANN, Saarbrücken Partenaires – opposants – moteurs? De la dynamique du franco-allemand depuis 1945	219
Carine GERMOND, Maastricht Charles de Gaulle and the Grand Coalition's »Ostpolitik«, 1966–1969	237

ZUR FORSCHUNGSGESCHICHTE UND METHODENDISKUSSION

Nils BOCK, Münster Herolde im Reich des späten Mittelalters. Forschungsstand und Perspektiven	259
Agnès GRACEFFA, Lille Ferdinand Lot et l'Allemagne	283
Stefan MARTENS, Paris Frankreich und das Jahr 1940: »L'année terrible«	317

MISZELLEN

Patrick ZUTSHI, Cambridge Jean de Cros and the Papal Penitentiary on the Eve of the Great Schism	335
Brigitte HOTZ, Aachen Der Ausbruch des Großen Abendländischen Schismas als Chance offener landesherrlicher Kirchenpolitik. Motive der Parteinahme Herzog Leopolds III. von Österreich für Clemens VII.	353
Valérie BESSEY, Clamart Le financement des travaux de reconstruction après la guerre de Cent Ans: l'exemple des commanderies des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem en Picardie	375
Stéphanie BURGAUD, Paris Die getäuschte Clio? La trilogie de Josef Becker sur la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne	387
Mechtild GILZMER, Berlin Drei jüdische Zeugnisse aus der Zeit der Verfolgung. »... denn die anderen müssen Bescheid wissen«	393
Michel FABRÉGUET, Strasbourg Le lieu de la terreur. Une histoire du système concentrationnaire nazi	399

ATELIER

Images, récits, pouvoirs, 1750–1815. Regards croisés sur la France
et l'Allemagne (II^{ème} partie)

Cycle de conférences, organisé à l'Institut historique allemand en 2008 et 2009

Bernd KLESMANN, Paris Einführung	409
-------------------------------------	-----

Pierre WACHENHEIM, Nancy À l'école d'Arcimboldo: portraits politiques satiriques allemands et français (XVI ^e –XX ^e siècles)	413
Susanne LACHENICHT, Bayreuth Migrations. Entre mémoire(s) et »Erinnerungskultur«, XVIII ^e –XIX ^e siècle: le cas des huguenots	425
Vincent MILLIOT, Caen Réformer les polices en Europe au siècle des Lumières	435
Christine PEYRARD, Aix-en-Provence La naissance des minorités politiques: la Révolution française	455
Christine TAUBER, Bonn Entre »vandalisme« et normalisation. L'abbé Grégoire et la politique culturelle jacobine	465

NEKROLOG

Jean VEZIN, Paris Hartmut Atsma. 10 août 1937–5 août 2009	483
Resümees/Résumés/Abstracts	489
Im Jahr 2009 eingegangene Rezensionsexemplare/Livres reçus pour recension en 2009	505
Autoren/Les auteurs	529

FLORENCE CLOSE

DE L'ALLIANCE FRANCO-LOMBARDE
À L'ALLIANCE FRANCO-PONTIFICALE

Sur la mention de l'appel de Grégoire III (739) dans l'historiographie carolingienne*

Les circonstances de l'avènement de Pépin III à la royauté font, depuis quelques temps, l'objet d'une importante remise en cause¹. Au nombre des incertitudes figure notamment la question de la véritable implication du pape Zacharie dans cet indiscutable «coup d'État» et, à sa suite, toute la problématique de la genèse de l'alliance franco-pontificale. À quand remontent les premiers contacts? À qui les doit-on? Quelles furent les motivations des différents protagonistes, tant du côté romain que franc? Quelle fut la nature exacte – politique et / ou spirituelle – de cette alliance? On ne peut répondre à toutes ces questions sans prendre en considération, d'une part, la situation politique complexe en Francia sous le majordomat de Charles Martel puis de ses deux fils Carloman et Pépin et, d'autre part, la relation qui unissait Rome à Byzance durant la première moitié du VIII^e siècle. Or, vers 739, le pape Grégoire III lança un vibrant appel à l'aide au maire du palais pour qu'il délivrât Rome des Lombards qui assiégeaient la ville. Il lui aurait proposé, en retour, de se détourner de la protection byzantine pour s'en remettre à celle des Francs. Charles Martel éluda cette requête, préférant préserver l'alliance franco-lombarde plutôt qu'honorer la proposition pontificale; l'épisode est bien connu². Les sources trahissent le malaise des

* Cet article est né d'une communication présentée à l'université de Limoges dans le cadre du séminaire d'histoire médiévale du professeur Philippe Depreux. Qu'il trouve ici l'assurance de notre reconnaissance pour le chaleureux accueil qu'il nous a réservé.

1 Lors d'un colloque organisé à Düsseldorf en décembre 2000, Josef Semmler a soutenu que Pépin n'avait été oint qu'une seule fois, en 754, au cours du séjour du pape Étienne II à l'abbaye de Saint-Denis, remettant ainsi en question la réalité de l'onction de 751. Josef SEMMLER, *Zeitgeschichte-schreibung und Hofhistoriographie unter den frühen Karolingern*, dans: Johannes LAUDAGE (dir.), *Von Fakten und Fiktionen. Mittelalterliche Geschichtsdarstellungen und ihre kritische Aufarbeitung*, Cologne, Weimar, Vienne 2003, p. 135–164. Cette étude amendée, complétée et intitulée «Die Erhebung Pippins» constitue le premier chapitre de Josef SEMMLER, *Der Dynastiewechsel von 751 und die fränkische Königssalbung*, Düsseldorf 2003 (Studia humaniora. Series minor, 6). À l'occasion du 1250^e anniversaire de l'avènement des Carolingiens, un colloque s'est tenu à Bonn sur le thème du changement de dynastie de 751. Ce symposium, rassemblant quelques-uns des plus éminents spécialistes germaniques et anglo-saxons du haut Moyen Âge, tendait à faire le point sur l'état d'avancement de la recherche en ce domaine. Matthias BECHER, Jörg JARNUT (dir.), *Der Dynastiewechsel von 751. Vorgeschichte, Legitimationsstrategien und Erinnerung*, Münster 2004. Pour une revue bibliographique récente des thèses en présence, consulter Florence CLOSE, *Le sacre de Pépin de 751? Couliesses d'un coup d'État*, dans: *Revue Belge de Philologie et d'Histoire* 85 (2007), p. 835–852.

2 Robert FOLZ, *Le couronnement impérial de Charlemagne*, nouv. éd., Paris 2008 [1964], p. 55; Matthias BECHER, *Karl der Große*, Munich 2007, p. 35; Paul FOURACRE, *The Age of Charles Martel*, Harlow 2000, p. 159.

historiographes des VIII^e et IX^e siècles appelés à commémorer l'événement. Elles suggèrent la volonté des Carolingiens de jeter partiellement le voile sur les circonstances politiques dans lesquelles Grégoire III se tourna vers Charles Martel, faisant jaillir à leur lecture, quelques nouvelles interrogations. Que penser des nuances subtiles apportées, au fil du temps, à la version initiale? Comment fut perçu par les Francs le projet du pape de se détourner de l'empereur pour s'attacher au maire du palais? Quel fut le véritable impact de cette première tentative d'alliance franco-pontificale? Après un rappel synthétique du contexte politique et religieux international dans lequel cet appel à l'aide fut lancé, nous tenterons d'apporter quelques éléments de réponses aux questions que nous venons de formuler³. Puisse cet article attirer l'attention du lecteur sur l'intéressante complexité de l'histoire de la genèse de l'alliance franco-pontificale, ravivée par les récentes conclusions de la recherche consacrée à l'historiographie carolingienne⁴.

I. Les Francs et la papauté avant 739

En 791, Charlemagne ordonna que fussent restaurées et recopiées en vue de leur conservation, les lettres pontificales «du temps de son grand-père, le seigneur Charles de bonne mémoire, de son glorieux père, Pépin, et de son temps à lui»⁵. Ce souci de conserver la trace des échanges épistolaires entre la papauté et les premiers Carolingiens allait bien au-delà du seul devoir de mémoire⁶. Le roi entendait très manifestement immortaliser le souvenir de la relation qui unit sa famille à la papauté, en soulignant le rôle de défenseur de l'Église déjà assumé par ses ancêtres. Le *Codex Carolinus* (CC) n'est pas le fruit d'un assemblage exhaustif mais le résultat d'une scrupuleuse collecte de documents entreprise à des fins propagandistes. Il a, de toute évidence, participé à la construction de l'idéologie carolingienne en suscitant, par le

3 Ces questions avaient déjà retenu l'attention de Thomas F.X. NOBLE, *The Republic of St. Peter. The Birth of the Papal State, 680–825*, réimpr., Philadelphie 1991 [1984], p. 44–49.

4 Les travaux consacrés à ces questions se sont multipliés ces dernières années de sorte qu'il nous paraît impensable de proposer ici une bibliographie exhaustive. On retiendra notamment: Yitzhak HEN, Matthew INNES (dir.), *The uses of the past in the early middle ages*, Cambridge 2000; Rosamond MCKITTERICK, *History and Memory in the Carolingian World*, Cambridge 2004; EAD., *Constructing the Past in the Early Middle Ages: Case of the Royal Frankish Annals*, dans: *Transactions of the Royal Historical Society*, 6^e série 7 (1997), p. 101–129; Roger COLLINS, *Die Fredegar-Chroniken*, Hanovre 2007 (MGH Studien und Texte, 44). Nous reviendrons plus bas (p. 10–13) sur les principales conclusions de ces contributions.

5 ... *ita in hoc opere utilissimum sui operis instruxit ingenium, ut universas epistolas, quae tempore bonae memoriae Domni Caroli avi sui nec non et gloriosi genitoris sui Pippini suisque temporibus de summa sede apostolica beati Petri apostolorum principis seu etiam de imperio ad eos directae esse noscuntur, eo quod nimia vetustatae et per incuriam iam ex parte diruta atque deleta conspexerat, denuo memorabilibus membranis summo cum certamine renovare ac rescribere decrevit*. *Codex Carolinus*, éd. Wilhelm GUNDLACH, dans: *Epistolae Merovingici et Karolini aevi*, t. 1, Berlin 1892 (MGH Epp., 3), p. 469–653; ici, p. 476, l. 7–15. Pour une étude systématique de cette collection épistolaire, voir Achim Th. HACK, *Codex Carolinus. Päpstliche Epistolographie im 8. Jahrhundert*, 2 vol., Stuttgart 2006. Le prologue de ce codex peut être daté d'entre le 25 décembre 790 et le 8 octobre 791. Cf. *ibid.*, vol. 1, p. 61–62.

6 Sur l'entreprise de restauration et de conservation de ces lettres: HACK, *Codex Carolinus* (voir n. 5), vol. 1, p. 60–69.

fait même de sa compilation, une réflexion sur la place du roi des Francs au côté du pape. La question lombarde est au centre de cette correspondance. Le couronnement de Charlemagne en tant que roi des Lombards en 774 infléchit le ton de la correspondance. Jusqu'à ce que le roi des Francs ravît la couronne à Didier, les papes successifs ne ménagèrent pas leurs efforts pour convaincre les Pippinides de leur apporter le secours nécessaire pour résister aux tentatives lombardes d'annexion. Passé cette date, ils manifestèrent un souci constant d'entretenir de bonnes relations avec celui qui régnait désormais sur la plaine élargie du Pô⁷.

Toutes les lettres pontificales adressées aux Pippinides ne se retrouvent pas dans le *Codex Carolinus*⁸. La plus ancienne lettre contenue dans ce recueil remonte à l'année 739⁹. En l'absence de traces d'échanges épistolaires entre les Mérovingiens et l'évêque de Rome, on pourrait croire que les premiers contacts entre le pape et le détenteur du pouvoir dans le royaume franc ne furent pas antérieurs aux dernières années de Charles Martel; ce fut, d'ailleurs, probablement, l'idée que Charlemagne et ses conseillers souhaitaient véhiculer. Cependant, d'autres sources sont là pour attester l'existence de rapports franco-pontificaux antérieurs au changement de dynastie; de toute évidence, l'expédition de la première lettre du *Codex Carolinus* n'a pas inauguré les échanges épistolaires entre Rome et la Francia. Grégoire II écrivit personnellement à Charles Martel en décembre 722 pour lui recommander l'évêque anglo-saxon Boniface et le maire du palais accueillit favorablement cette requête¹⁰. La lettre de recommandation pontificale porte alors l'accent sur la réputation de Charles Martel sans, pour autant, attester l'existence d'une relation personnelle entre les deux hommes¹¹. Le pape s'adresse à celui qui semblait alors faire régner l'ordre sur la rive droite du Rhin¹². La lettre de Grégoire II est probablement le plus ancien témoin d'un premier accord passé entre un Pippinide et un évêque de Rome. Toutefois, cette collaboration n'est pas extraordinaire. À cette époque, la papauté recherchait, en Occident, l'appui nécessaire à la reconnaissance de sa primauté sur les autres patriarches¹³. Grégoire II entretenait alors des relations diplomatiques avec Eudes, le

7 Rosamond McKITTERICK, Charlemagne. The Formation of a European Identity, Cambridge 2008, p. 37–38 et 66–67.

8 HACK, *Codex Carolinus* (voir n. 5), vol. 2, p. 952–986 a identifié soixante-seize lettres perdues dont il a établi le catalogue.

9 Cf. infra, p. 15.

10 Michael TANGL (éd.), *Die Briefe des heiligen Bonifatius und Lullus*, Berlin 1916 (MGH Epp. sel., 1), L. 20, p. 33–34 et L. 22, p. 36–38. *Germania Pontificia*, vol. 4, éd. Hermann JAKOBS, Göttingen 1978 (*Regesta pontificum Romanorum*), n° *14, p. 10. – Cf. HACK, *Codex Carolinus* (voir n. 5), vol. 2, p. 946.

11 *Comperientes te, in Christo dilectissime, religiosae mentis affectum gerere in multis opportunitatibus debito salutis praemisso*. TANGL, *Die Briefe des heiligen Bonifatius* (voir n. 10), L. 20, p. 34, l. 3–5.

12 *... notum facimus Deo dilectae tuae dignitati praesentem fratrem Bonifatium fide et moribus approbatum a nobis episcopum consecratum atque institutionibus sanctae sedis apostolicae (...) informatum ad predicandum plebibus Germaniae gentis et ac diversis in orientali Reni fluminis parte consistentibus gentilitatis errore detentis vel ad huc insipientibus (...) necessario destinare*. Ibid., p. 34, l. 5–12; Rudolf SCHIEFFER, *Die Karolinger*, Stuttgart 2006, p. 40–41.

13 Paolo DELOGU, *The papacy, Rome and the wider World in the seventh and eighth centuries*, dans: Julia SMITH (dir.), *Early Medieval Rome and the Christian West. Essays in Honour of Donald A. Bullough*, Leiden 2000, p. 210–220.

prince d'Aquitaine¹⁴. Vers 720, il envoya à ce prince des éponges en usage à la table pontificale. Protégé ainsi que ses troupes par un fragment de celles-ci, Eudes remporta, en 721, devant Toulouse, une importante victoire sur les Sarrasins¹⁵. Il est possible que le pape anti-byzantin se soit en premier lieu tourné vers les Aquitains pour obtenir un soutien contre les Musulmans en échange d'une protection pontificale¹⁶. Grégoire II était également en bons termes avec le duc Theodo de Bavière. Ce dernier vint à Rome dans le courant de la 14^e indiction, soit entre le 1^{er} septembre 715 et le 31 août 716; c'était peu de temps après l'annonce du décès de Pépin II. Il est probable qu'il envisageait alors de profiter du désordre régnant dans le royaume franc pour consolider sa position et sceller de nouvelles alliances. Ce séjour coïncida avec les débuts de la réorganisation de l'Église de Bavière; Grégoire II désigna alors trois clercs pour mener à bien cette mission et leur confia des instructions précises¹⁷.

Par ailleurs, les Églises occidentales de l'époque étaient plus enclines que les orientales à considérer l'Église de Rome comme la référence en matière d'enseignement, comme la garante de la tradition ecclésiastique. Le pape dialoguait alors essentiellement avec les ecclésiastiques anglo-saxons et francs ainsi qu'avec les représentants de la nouvelle Église de Germanie. Grégoire II donna l'impulsion aux grandes entreprises pontificales d'aménagement et de rénovation des infrastructures et des sanctuaires romains du VIII^e siècle, manifestant ainsi son souci de répondre aux besoins matériels et aux attentes spirituelles des pèlerins venus *ad limina Petri*; les reliques de saint Pierre commençaient à exercer un indéniable attrait¹⁸. Les sources du haut Moyen Âge sont avares de détails sur ces pèlerins. Les ecclésiastiques et laïcs de basses conditions doivent avoir été nombreux à effectuer ce voyage mais seuls les faits et gestes des hommes de hautes classes sociales sont passés à la postérité dans les documents carolingiens¹⁹. À en croire le *Liber pontificalis*, le premier laïc notable à s'être rendu à

14 Karl Ferdinand WERNER, *Les origines*, Paris 1984 (*Histoire de France*, 1), p. 342.

15 Vie de Grégoire II, c. XI (tradition AC. Cf. infra, n. 88), dans: *Liber pontificalis*, éd. Louis DUCHESNE, t. 1, Paris 1886, p. 401, l. 12–23. Ces trois éponges en usage à la table pontificale (*tribus spongiis quibus ad usum mense pontificis apponuntur*) devaient vraisemblablement servir pour essuyer la patène après qu'elle avait été vidée des hosties consacrées comme c'est encore le cas dans la liturgie grecque. Cf. Henri LECLERCQ, 2. Éponge liturgique, dans: Fernand CABROL, Henri LECLERCQ (dir.), *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. 5/1, Paris 1922, col. 344; G. MARSOT, éponge, dans: Gabriel JACQUEMET (dir.), *Catholicisme. Hier. Aujourd'hui. Demain*, t. 4, Paris 1956, col. 354. – Les premiers envois de reliques de saints romains en Francia ne sont pas antérieurs au changement de dynastie et plus précisément, semble-t-il, à l'avènement du pape Paul I^{er}. Cf. Alan THACKER, *In Search of Saints: the English Church and the Cult of Roman Apostles and Martyrs in the Seventh and Eighth Centuries*, dans: SMITH (dir.), *Early Medieval Rome* (voir n. 13), p. 250–251; Julia SMITH, *Old Saints, New Cults: Roman Relics in Carolingian Francia*, *ibid.*, p. 320–322.

16 Michel ROUCHE, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes 418–781: naissance d'une région*, Paris 1979, p. 112–113. – Grégoire II était en bons termes avec le roi lombard Liutprand. Contrairement à ce qu'affirma Michel Rouché, il est peu probable que le pape de l'époque ait cherché un allié contre les Lombards.

17 Carl I. HAMMER, *From »Ducatus« to »Regnum«. Ruling Bavaria under the Merovingians and early Carolingians*, *Turnhout* 2007, p. 72–74.

18 DELOGU, *The papacy, Rome and the wider World* (voir n. 13), p. 212–213; Rudolf SCHIEFFER, *Charlemagne and Rome*, dans: SMITH (dir.), *Early Medieval Rome* (voir n. 13), p. 281–282.

19 S'intéressant à la mobilité et aux échanges entre l'Occident et l'Orient aux VIII^e et IX^e siècles,

Rome fut le duc de Bavière, Theodo²⁰. Pourtant, une lettre de Grégoire III à Charles Martel commémore une donation de luminaires à Saint-Pierre par les ancêtres des Carolingiens²¹. Ce don n'aurait-il acquis d'importance aux yeux de la papauté que du moment où les maires du palais régirent officiellement le royaume franc? De toute évidence, l'incitation pontificale au pèlerinage sur les terres de saint Pierre et les décisions individuelles ou collectives d'entreprendre un tel voyage étaient autant animées et motivées par des considérations spirituelles que politiques.

De ses contacts avec les Anglo-saxons, les Bavaois, les Aquitains et les Francs, l'évêque de Rome retira une certaine connaissance du contexte idéologique, diplomatique et géopolitique de l'Occident dit »barbare«. Il savait vers qui se tourner pour préserver les droits et l'intégrité de son duché romain. Les Aquitains passaient alors pour le meilleur rempart contre les invasions musulmanes. Au Nord-Ouest, les Francs occupaient une position stratégique pour la défense des territoires impériaux de la péninsule italique en cas de menace lombarde. Quand celle-ci se précisa, Charles Martel, le maire du palais mérovingien, s'imposa comme le plus à même de servir la double politique occidentale romaine en apportant à la fois un soutien aux chrétiens contre l'Islam et aux Romains contre les Lombards. La papauté restait en permanence attentive au bon déroulement de la réforme de l'Église de Bavière, orchestrées par des légats pontificaux avec le soutien du duc. À lire le *Liber pontificalis*, on ne faisait à Rome aucune distinction ni de grade ni de titre entre le maire du palais franc et les chefs régionaux autonomes. Écho de la réalité du pouvoir exercé, Eudes d'Aquitaine, Theodo puis Odilo de Bavière et Charles Martel étaient tous les trois qualifiés du titre de *princeps*²².

Michaël McCormick a remis en doute l'appauvrissement des échanges de biens et de personnes dans l'Occident carolingien. Il a souligné le désintérêt des clercs aristocrates carolingiens pour leurs inférieurs sociaux, justifiant cette attitude par des motifs inhérents à ce qu'il a appelé la »sociologie de la littérature carolingienne«. À propos des pèlerins en Terre sainte à l'époque carolingienne, il concluait que »ce phénomène était beaucoup plus important qu'on ne l'a reconnu jusqu'ici«. Cf. Michaël McCORMICK, Les pèlerins occidentaux à Jérusalem, VIII^e-IX^e siècles, dans: Alain DIERKENS, Jean-Marie SANSTERRE (dir.), Voyages et voyageurs à Byzance et en Occident du VI^e au XI^e siècle. Actes du colloque international organisé par la Section d'Histoire de l'Université Libre de Bruxelles en collaboration avec le Département des Sciences Historiques de l'Université de Liège (5-7 mai 1994), avec la collaboration de Jean-Louis KUPPER, Genève 2000 (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 278), p. 305. Cette conclusion nous semble transposable à l'étude des pèlerins à Rome à la période qui nous occupe ici, ce qu'a confirmé Bat-Sheva ALBERT, Le pèlerinage à l'époque carolingienne, Bruxelles, Louvain, Louvain-la-Neuve 1999 (Bibliothèque de la Revue d'Histoire Ecclésiastique, 82), p. 188.

- 20 *Theodo quippe dux gentis Baioariorum cum alios gentis suae ad apostoli beati Petri limina orationis voto primus de gente eadem occurrit*. Vie de Grégoire II, c. IV (voir n. 15), p. 398 – tradition AC.
- 21 *Omnia enim luminaria ad ipsius principis apostolorum et quae a vestris parentibus vel a vobis offerata sunt ipsi abstulerunt*. GRUNDLACH (éd.), Codex Carolinus (voir n. 5), L. 1 [=CC1], p. 477, l. 2-4.
- 22 Cf. WERNER, Les origines (voir n. 14), p. 339-340. – Childebrand, le demi-frère de Charles Martel qui supervisa la rédaction de l'*Historia vel Gesta Francorum* (cf. infra, p. 10), réserve, au contraire, exclusivement à Charles le titre de *princeps*. Cf. Ingrid HEIDRICH, Titulatur und Urkunden der arnulfingischen Hausmeier, dans: Archiv für Diplomatik 11-12 (1965-1966), p. 78-86.

II. Le contexte politique de l'appel de 739

La situation politique changea considérablement en Europe occidentale dans le courant des années 730, sous le pontificat de Grégoire III (731–741). On admet traditionnellement que l'avènement de ce pape coïncida avec une nouvelle orientation politique de la papauté. Sous son prédécesseur, la querelle des images avait provoqué des tensions entre Rome et Constantinople²³. Grégoire III vit bientôt Charles Martel comme le seul prince d'Occident capable d'enrayer les nouvelles velléités lombardes d'expansion dans la péninsule italique. L'appel à l'aide de 739 ne se conçoit pas sans un bref retour sur les relations qui unissaient les puissances militaires d'alors.

1. Rome et Byzance

Les premières profondes remises en cause de la conception antique du lien qui unissait la papauté à l'Empire virent le jour durant les premières décennies du VIII^e siècle. Le contexte politique, diplomatique, théologique et économique des années 724–755 provoqua puis nourrit considérablement cette réflexion. Léon III procéda, en effet, à une importante réorganisation de l'Empire, basée sur un renforcement des liens entre Constantinople et ses provinces par la restauration des vieilles normes d'intégration politique, fiscale et religieuse. Ce programme exigeait une subordination plus lourde des provinces au pouvoir centralisateur; il fut mal ressenti en Italie d'autant que les troupes impériales n'intervinrent pas lorsque, dans les années 730, les Lombards reprirent leurs offensives en vue d'étendre leur domination en Italie centrale. Dans un même temps, le pape avait à lutter contre la doctrine iconoclaste. Et, contrairement aux querelles théologiques antérieures, celle-ci avait été déclenchée et promue par l'empereur contre l'avis de certains patriarches, ce qui constituait une entrave majeure à la restauration de la paix de l'Église, dont l'empereur était par tradition le responsable²⁴. La précision chronologique et la portée réelle de chaque développement sont discutées mais on admet généralement qu'au fur et à mesure que Constantinople restaurait sa puissance, le poids des taxes croissait sur les terres de l'Église romaine tandis que l'iconoclasme impérial mécontentait la papauté²⁵. À en croire la «Vie du pape Grégoire II» insérée dans le *Liber pontificalis*, les premières véritables tensions entre Rome et Constantinople remontaient en 724/25, époque pour laquelle le biographe évoque la contestation pontificale de l'impôt impérial sur l'Italie et les biens d'Église. La situation se serait envenimée en raison de la promulgation de l'interdiction impériale des images, au point que le pape dût se protéger des intentions meurtrières du représentant de l'empereur en Italie, l'exarque de Ravenne. On tient désormais ces informations pour exagérées. Néanmoins, demeure la question de

23 Thomas F.X. NOBLE, *Images, Iconoclasm, and the Carolingians*, Philadelphia 2009. Dans cette toute récente étude, l'auteur invite à relativiser l'importance accordée à la question des images dans les discussions du VIII^e siècle entre l'Est et l'Ouest. Il a identifié quelques périodes de cristallisation des débats; pour la première moitié du VIII^e siècle, il retient la décennie 720–730. *Ibid.*, p. 111–157.

24 DELOGU, *The papacy, Rome and the wider World* (voir n. 13).

25 Michaël McCORMICK, *Byzantium and the West 700–900*, dans: Rosamond MCKITTERICK (dir.), *New Cambridge Medieval History*, t. 2: c. 700–900, Cambridge, New York 1995, p. 363.

savoir si l'auteur, un contemporain, a sciemment altéré les faits ou s'il a été influencé par les informations divergentes et peu fiables acheminées de Constantinople à Rome. Le rôle de Léon III dans la querelle iconoclaste reste fréquemment présenté comme la force motrice de la rupture entre le pape et l'empereur²⁶. Les tenants de cette thèse débattent depuis de nombreuses années sur le rôle effectif de l'empereur. Certains, dont Dietrich Stein²⁷ et plus récemment Paul Speck²⁸, ont soutenu que Léon III n'avait pas donné l'impulsion à la querelle; il n'y aurait eu ni décret contre les images, ni poursuite des iconophiles. Ces auteurs ont plaidé pour une remise en doute de la crédibilité de la »Vie du pape Grégoire II«. Pour Hubert Mordek, au contraire, l'absence de référence au règne de l'empereur Léon III et de son fils Constantin V dans la formule de datation du synode romain de 732 doit être considérée comme une preuve irrévocable de rupture²⁹. S'appuyant sur les travaux de cet historien, Sebastian Scholz a récemment soutenu que la décision mentionnée dans la »Vie du pape Grégoire III« de graver le protocole du synode d'avril 732 sur trois tables de marbre placées dans le nouvel oratoire consacré à saint Pierre, sainte Marie et tous les saints, était l'écho de la volonté du pontife de faire connaître à tous les visiteurs la position romaine favorable aux images sans pour autant fixer à cette époque la rupture romano-byzantine³⁰.

L'autre motif de rupture entre Rome et Constantinople souvent avancé est la décision impériale de soustraire le patrimoine foncier de l'Italie du Sud et de l'Illyricum à l'obédience romaine. On admet traditionnellement que le gouvernement impérial répondit à la résistance italienne contre les taxes par la confiscation des propriétés pontificales en Sicile et en Calabre et par le transfert de la juridiction ecclésiastique sur le sud de l'Italie et l'Illyricum de Rome au patriarcat de Constantinople³¹. La date de la confiscation reste cependant l'enjeu d'importants débats. Nuançant quelques anciennes thèses, Vivien Prigent a soutenu récemment que la saisie de ces territoires aurait eu lieu sous le pontificat de Zacharie, pendant la guerre civile provoquée, dans les années 741–743, par l'usurpation du pouvoir impérial par Artabasde. La confiscation serait donc la cause déterminante du changement de l'orientation politique de la papauté plutôt que la conséquence de la décision d'Étienne II de s'allier aux Francs³². Aucun consensus ne s'est encore dégagé des conclusions tirées des recher-

26 Pour un aperçu récent des différentes thèses en présence: Sebastian SCHOLZ, *Politik – Selbstverständnis – Selbstdarstellung. Die Päpste in karolingischer und ottonischer Zeit*, Stuttgart 2006 (*Historische Forschungen*, 26), p. 24–45.

27 Dietrich STEIN, *Der Beginn des byzantinischen Bilderstreites und seine Entwicklung bis in die 40er Jahre des 8. Jahrhunderts*, Munich 1980 (*Miscellanea Byzantina Monacensia*, 25).

28 Paul SPECK, *Artabasdos, der rechtgläubige Vorkämpfer der göttlichen Lehren*, Bonn 1981; ID., *Bilder und Bilderstreit*, dans: Michael BRANDT, Arne EFFENBERGER (dir.), *Byzanz. Die Macht der Bilder. Katalog zur Ausstellung im Dom-Museum Hildesheim*, Hildesheim 1998, p. 56–67.

29 Hubert MORDEK, *Rom, Byzanz und die Franken im 8. Jahrhundert. Zur Überlieferung und kirchenpolitischen Bedeutung der Synodus Romana Papst Gregors III. vom Jahre 732* (mit Edition), dans: Gerd ALTHOFF, Dieter GEUENICH, Otto Gerhard OEXLE, Joachim WOLLASCH (dir.), *Person und Gemeinschaft im Mittelalter. Karl Schmid zum fünfundsiebszigsten Geburtstag*, Sigmaringen 1988, p. 123–156. Thomas F.X. Noble partage de longue date cette conviction. Cf. NOBLE, *Images, Iconoclasm, and the Carolingians* (voir n. 23), p. 126 et n. 42.

30 SCHOLZ, *Politik – Selbstverständnis – Selbstdarstellung* (voir n. 26), p. 36–45.

31 MCCORMICK, *Byzantium and the West 700–900* (voir n. 25), p. 363.

32 Vivien PRIGENT, *Les empereurs isauriens et la confiscation des patrimoines pontificaux d'Italie*

ches consacrées à la rupture de l'alliance politique entre Rome et Byzance. Néanmoins, de nombreux indices semblent converger en faveur du maintien d'une politique pontificale conciliante à l'égard de l'empereur, au moins jusqu'aux premières années du pontificat de Zacharie qui n'hésita pas à intervenir par deux fois auprès des rois lombards pour protéger Ravenne³³.

2. Rome et les Lombards³⁴

Renouant avec le rêve ancestral de régner sur toute la péninsule, le roi lombard Liutprand aspirait au contrôle stratégique de la route reliant la plaine du Pô au duché de Spolète, axe essentiel pour l'exercice de son autorité sur ses duchés méridionaux. Aussi, dans le courant des années 730, intensifia-t-il les campagnes d'expansion de sa souveraineté. Les réactions hostiles de l'exarque à son endroit incitèrent le roi à attaquer Ravenne; il la prit en 732. L'exarque la récupéra deux ans plus tard à l'heure où Liutprand menait d'intensives campagnes en Italie centrale et méridionale contre le duc de Spolète, Transamond. Ce dernier était l'allié de Grégoire III, pape animé d'une haine particulièrement violente à l'égard des Lombards. En 739, Liutprand parvint, non sans peine, à briser la résistance de Spolète et à soumettre ce territoire à sa souveraineté. Il poussa jusqu'à Rome et ravagea le pays. À la fin de la même année, le duc Transamond fut en mesure de reprendre Spolète et d'éliminer le gouverneur que Liutprand y avait installé. Lorsqu'en 740, avec le soutien du pape, le duc lombard Godescalc, un adversaire du roi lombard, obtint la souveraineté sur Bénévent, Liutprand se trouva dans une situation précaire. Pour ne pas perdre l'initiative et faire pression sur le pape Grégoire III, il attaqua l'exarchat et le duché de Rome. L'offensive lombarde sur Rome et l'exarchat de Ravenne achevèrent de troubler la relation romano-byzantine, engendrant une configuration politique triangulaire dans laquelle chaque rapprochement entre deux partenaires devenait une menace pour le troisième. Aussitôt que Rome pressait l'empereur d'enrayer la menace lombarde, elle

du sud, dans: *Mélanges de l'École Française de Rome. Moyen Âge* 116/2 (2004), p. 557–594. – Cet article s'impose comme une relecture critique et nuancée des articles de Milton V. ANASTOS, *The Transfer of Illyricum, Calabria and Sicily to the Jurisdiction of the Patriarchate of Constantinople in 732–733*, dans: *Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici* 9 (1957), p. 14–31 et de Venance GRUMEL, *L'annexion de l'Illyricum oriental, de la Sicile et de la Calabre au Patriarcat de Constantinople*, dans: *Recherches de Science Religieuse* 9/40 (1951–1952), p. 191–200. M. V. Anastos soutenait que la confiscation du patrimoine foncier remontait au début de la querelle iconoclaste, entre 726 et 733. V. Grumel avait proposé de voir dans la confiscation de ces territoires une conséquence de la décision d'Étienne II de s'allier aux Francs.

33 Thomas F.X. Noble a réaffirmé tout récemment la thèse qu'il avait soutenue en 1984 selon laquelle la rupture de l'antique alliance entre Rome et Constantinople résulterait de la convergence des querelles fiscales et théologiques surgies sous les pontificats de Grégoire II et III. Cf. NOBLE, *The Republic of St. Peter* (voir n. 3), p. 28–40; *Id.*, *Images, Iconoclasm, and the Carolingians* (voir n. 23), p. 126 et n. 42. Les conclusions des travaux de S. Scholz (voir n. 30) et V. Prigent (voir n. 32) nous incitent à nuancer cette affirmation d'autant que les premiers actes significatifs de la volonté pontificale de restituer à Rome son statut d'antique ville impériale en faisant d'elle le siège administratif et religieux de la papauté ne sont pas antérieurs au pontificat d'Étienne II. Cf. DELOGU, *The papacy, Rome and the wider World* (voir n. 13), p. 214.

34 NOBLE, *The Republic of St. Peter* (voir n. 3), p. 40–45; Paolo DELOGU, *Lombard and Carolingian Italy*, dans: MCKITTERICK (dir.), *History* (voir n. 25), p. 296–297; MCCORMICK, *Byzantium and the West 700–900* (voir n. 25), p. 364.

redoutait que Constantinople la sacrifiât pour accommoder les Lombards. Le royaume de Pavie eut vraisemblablement d'intensifs contacts avec Byzance durant la première moitié du VIII^e siècle mais aucune source connue n'en témoigne; seuls les documents attestant les échanges diplomatiques entre la papauté et Byzance ont été conservés.

3. Carolingiens et Lombards

Liutprand grandit en exil en Bavière, un duché alors extérieur au royaume franc. En 712, avec l'aide des troupes bavaroises, son père Ansprand renversa le roi Aripert II. En 715, Liutprand épousa Guntrud, une princesse bavaroise agilolfinge³⁵. En 725, il intervint en Bavière avec Charles Martel dans les querelles de successions internes aux Agilolfinges et apporta au duc Hubert le secours nécessaire pour s'imposer face à son oncle Grimoald. De cette guerre, Charles ramena en Francia puis épousa, en secondes noces, la jeune agilolfinge Swanahilde, une étroite parente de l'épouse de Liutprand. Lorsqu'en 736, l'oncle de celle-ci, le duc Odilo, succéda au duc Hubert, le roi lombard et le maire du palais franc s'engagèrent dans une étroite collaboration que la situation géographique et politique de leurs deux royaumes justifiait tout autant que leur parenté. Les territoires non soumis à l'autorité des maires – la Bavière, l'Alémanie, la Bourgogne, la Provence – avaient des frontières communes avec la Lombardie. En outre, la menace des Sarrasins au sud du royaume était omniprésente et le duc de Provence, Maurontius n'avait pas hésité à faire alliance avec les infidèles. Pour conforter cette alliance et neutraliser l'alliance lombardo-bavaroise, Charles Martel envoya Pépin, le fils cadet de son premier mariage, au roi Liutprand, probablement dans le courant de l'année 737. Celui-ci lui coupa les cheveux, en signe d'adoption, avant de le renvoyer en Francia chargé de cadeaux. Ce fut manifestement Charles Martel qui sollicita cette faveur pour son fils auprès du roi des Lombards. En revanche, ce geste permit à Liutprand de rendre publique et solennelle l'alliance franco-lombarde³⁶. Un an plus tard, en 738, les Lombards vinrent au secours de l'armée franque, affaiblie par le détachement d'une part considérable de ses effectifs en Saxe, pour repousser une invasion musulmane en Provence. Cette campagne permit à Charles Martel d'imposer sa souveraineté dans cette région, victoire politique et militaire qu'il n'aurait pu remporter seul. En retour, Liutprand s'assura une plus grande liberté d'action en Italie. Ainsi, le roi des Lombards et le maire du palais franc étaient-ils, dès 738, unis par une double alliance politique et familiale³⁷.

À l'heure où Grégoire III appela Charles Martel à son secours, le sort du duché romain semblait encore étroitement lié à celui de l'Exarchat de Ravenne et de la Pentapole. Si les Lombards venaient à conquérir ces deux derniers territoires, le

35 HAMMER, From »Ducatus« to »Regnum« (voir n. 17), p. 73.

36 Bien que cet événement nous soit rapporté dans un témoignage unique, Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, L. VI, c. 53, éd. Georg WAITZ, Hanovre 1878 (MGH SS rer. Germ., 48), p. 183, il n'y a pas de raison de douter de sa véracité. Cf. Jörg JARNUT, *Die Adoption Pippins durch König Liutprand und die Italienpolitik Karl Martells*, dans: Jörg JARNUT, Ulrich NONN, Michael RICHTER (dir.), *Karl Martell in seiner Zeit*, Sigmaringen 1994 (Beihefte der Francia, 37), p. 217–226; Fouracre, *The Age of Charles Martel* (voir n. 2), p. 158–159.

37 NOBLE, *The Republic of St. Peter* (voir n. 3), p. 45–46.

gouvernement impérial serait définitivement éliminé de l'Italie centrale. En Francia, le maire du palais recherchait l'assurance du maintien de son autorité sur l'ensemble du royaume mérovingien, sans roi depuis le décès de Thierry IV en 737³⁸.

III. Commémoration de l'appel de 739 dans les sources

1. Les sources de l'histoire franque

Notre connaissance de l'histoire politique du VIII^e siècle est essentiellement tributaire des récits véhiculés par trois grandes chroniques contemporaines. L'orientation historiographique de notre propos nécessite un rapide passage en revue des principales caractéristiques de chacun de ces textes ainsi qu'un exposé succinct des conclusions de quelques récents travaux consacrés au contexte de leur élaboration.

a. Les continuations de la chronique de Frédégaire ou l'*Historia vel Gesta Francorum* de Childebrand et Nibelung

Histoire politique et militaire largement dominée par le récit des exploits des Pipinides de 642 à 768, les continuations de la chronique dite «de Frédégaire» figurent très fréquemment dans la tradition manuscrite à la suite d'une *Historia Francorum* mérovingienne anonyme abusivement attribuée à Frédégaire depuis le XVI^e siècle; elles doivent leur dénomination à cette particularité codicologique. Ces continuations se sont imposées par leur propos comme l'histoire de la lignée arnulfiennne, soit celle des descendants d'Arnulf de Metz dont le fils, Ansegisel, épousa Begge, la fille de Pépin I^{er}. Les noms des commanditaires de cette chronique – Childebrand, l'oncle de Pépin, puis son fils Nibelung – sont donnés dans le colophon d'un manuscrit rémois de la fin du IX^e, voire du début du X^e siècle (Vatican, Bibl. Apost., Reg. Lat. 213).

Durant plus d'un siècle, le schéma hypothétique retenu pour la composition de ces continuations fut celui de Bruno Krusch qui avait proposé une division en cinq sections correspondant à chacun des stades successifs de prolongation de la chronique – respectivement les c. 1–10 (a. 642–720); c. 11–17 (a. 720–735); c. 18–21 (a. 735–739); c. 22–33 (a. 739–751); c. 34–54 (a. 751–768). L'éditeur allemand distinguait trois continuations (c. 11–17, c. 18–33 et c. 34–54), précédées d'une transition rapidement rédigée entre la vieille chronique et la première continuation (c. 1–10)³⁹. Une récente étude critique de Roger Collins a mis en exergue un important travail de remaniement de la partie empruntée au *Liber historiae Francorum*, une grande confusion de dates, quelques graves erreurs chronologiques et de nombreuses omissions, arguments propices à l'affirmation d'une orientation politique partisane de ce récit

38 Matthias BECHER, Eine Reise nach Rom, ein Hilferuf und ein Reich ohne König. Bonifatius in den letzten Jahren Karl Martells, dans: Franz J. FELTEN, Jörg JARNUT, Lutz E. VON PADBERG (dir.), Bonifatius. Leben und Nachwirken (754–2004). Die Gestaltung des christlichen Europa im Frühmittelalter, Mayence 2007, p. 231–253.

39 Dans l'attente de la nouvelle édition de cette chronique réclamée par COLLINS, Die Fredegar-Chroniken (voir n. 4), p. 6–7, nous restons tributaire de l'édition des Monumenta Germaniae Historica: Chronicarum quae dicuntur Fredegarii scholastici libri IV. Continuationes, éd. Bruno KRUSCH, dans: Fredegarii et aliorum Chronica. Vitae sanctorum, Hanovre 1888 (MGH SS rer. Merov., 2), p. 168–193.

très favorable à Pépin⁴⁰. À l'appui du colophon du manuscrit rémois, ces remarques ont conduit Roger Collins à reconsidérer l'hypothèse généralement retenue d'une compilation de la continuation carolingienne de l'histoire des Francs en deux temps, qui justifiait la distinction de deux continuations. Il plaide désormais de manière tout à fait convaincante en vue de l'abandon de l'idée d'une continuation au VIII^e siècle de la chronique du VII^e siècle. La rédaction d'une nouvelle histoire des Francs, puisant l'essentiel de son information dans la chronique dite «de Frédégaire», aurait été supervisée par l'oncle de Pépin à l'occasion du changement de dynastie de 751 (c. 1–33). Cette *Historia vel Gesta Francorum* aurait été continuée et probablement remaniée (c. 34–54) quelques décennies tard sous le patronage du fils de Childebrand, Nibelung († 791)⁴¹. La surprenante erreur de datation du décès de Pépin III dans l'ultime paragraphe de la continuation par Nibelung (18 septembre 768 au lieu du 24) et l'apparente neutralité du témoignage des faits et gestes de Tassilon ont conduit Roger Collins à suggérer une rédaction de cette deuxième partie bien après 768 mais avant 788, date de la déposition de Tassilon par Charlemagne; l'année 787 est un *terminus ad quem* vraisemblable⁴². Par ailleurs, Roger Collins a fait remarquer qu'en affirmant que Didier avait été désigné roi des Lombards avec le consentement de Pépin, Nibelung suggérait que les Francs dominaient déjà les Lombards du temps de ce roi puisqu'ils avaient un droit de regard dans la désignation de leur souverain. Il y a vu un indice en faveur d'une rédaction de cette continuation de la chronique de Childebrand après que Charles eût coiffé la couronne royale lombarde. Cette hypothèse, que nous faisons nôtre, suppose le *terminus a quo* de 774⁴³.

40 COLLINS, Die Fredegar-Chroniken (voir n. 4).

41 La désignation de cette nouvelle chronique par les termes *Historia vel Gesta Francorum* trouve sa justification dans le colophon rémois. Cf. *ibid.*, p. 5.

42 *Ibid.*, p. 89–92.

43 Dans un premier temps, Roger Collins avait plaidé pour une rédaction de la deuxième continuation contemporaine des faits et suggéré que cette œuvre avait été brutalement interrompue après 768 en suite de la disgrâce de Nibelung, en qui il voyait un partisan de Carloman dans le conflit qui opposait le cadet de Pépin à son frère Charles. Cf. Roger COLLINS, Fredegar, dans: Patrick GEARY (dir.), *Authors of the Middle Ages. Historical and Religious Writers of the Latin West*, vol. 4/13, Aldershot 1996, p. 73–138. – En 1997, Rosamond McKitterick émit l'hypothèse d'une rédaction des deux continuations entre 768 et 786 par un même personnage, partisan précoce du mouvement de légitimation du pouvoir des Carolingiens. Allant à l'encontre des conclusions généralement admises de Roger Collins, cette nouvelle hypothèse de rédaction n'a pas convaincu les spécialistes du haut Moyen Âge qui restent attachés à l'idée d'une distinction stylistique entre les deux continuations. Toutefois, il faut noter que les dernières hypothèses de datation de Roger Collins ne sont plus en contradiction avec celle de Rosamond McKitterick qui plaida, dès 1997, pour une rédaction unique des deux continuations entre 768 et 786. Cf. McKITTERICK, *Constructing the Past* (voir n. 4), p. 114, n. 56. L'auteur est revenu sur cette hypothèse dans le cadre d'une recherche sur les origines de la royauté carolingienne. Cf. EAD., *Die Anfänge des karolingischen Königtums und die Annales Regni Francorum*, dans: Walter POHL, Max DIESENBERGER (dir.), *Integration und Herrschaft. Ethnische Identitäten und soziale Organisation im Frühmittelalter*, Vienne 2002 (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse. Denkschriften, 301; Forschungen zur Geschichte des Mittelalters, 3), p. 155–156. Pour un exposé récent et systématique de sa position, voir EAD., *History and Memory* (voir n. 4), p. 138–140.

b. Les *Annales regni Francorum*⁴⁴

Les *Annales regni Francorum* (*ARF*) se sont imposées comme la plus importante et la plus influente des histoires du royaume franc aux temps des premiers Carolingiens, de la mort de Charles Martel à l'année 829. Elles présentent un caractère composite. À l'heure actuelle, on tient pour vraisemblable que ces annales ont été rédigées en différentes phases et non pas compilées année après année ainsi qu'on l'a longtemps cru. Une étude attentive du groupement des années et des dates de compilation laisse entrevoir des intentions politiques assez nettes qui pourraient témoigner en faveur d'une écriture à plusieurs mains. La rédaction des *ARF* aurait été entamée vers 787. Inaugurée par la mention du décès de Charles Martel, la première partie, qui couvre les années 741 à 793/95, est incontestablement le fruit de la confrontation d'une tradition orale et écrite. Elle tire ses informations de la mémoire collective, de la correspondance royale et pontificale, des actes diplomatiques et de l'*Historia vel Gesta Francorum* de Childebrand et Nibelung pour les événements antérieurs à 751.

Œuvre majeure de la production historiographique carolingienne, ces annales ont largement contribué à la présentation de la seconde moitié du VIII^e siècle comme époque de développement et de triomphe de la puissance politique franque. Au récit interprétatif des événements, les historiens francs ont préféré la construction d'une histoire du royaume qui serve de justification aux actes des grands et du souverain dans un contexte politique précis. Elles se sont imposées comme le manifeste de l'idéologie politique carolingienne, écho des convictions profondes de l'élite franque.

c. Les *Annales Mettenses priores*⁴⁵

Les *Annales Mettenses priores* (*AMP*) sont avant tout l'histoire d'une famille, celle des Pippinides. Leur originalité réside essentiellement dans la richesse et l'indépendance de leurs informations relatives au temps de Pépin II et des derniers rois mérovingiens ainsi que dans leur souci manifeste d'affirmer la légitimité du pouvoir de Charles Martel. La première partie du récit, qui couvre les années 687 à 805, semble avoir été rédigée vers 805, probablement à l'ombre du couvent de Chelles dont l'abbesse était alors Gisèle, la sœur de Charlemagne⁴⁶. Les *ARF* constituent la principale source de ces annales. Néanmoins, de nombreux récits d'événements ont fait l'objet de modifications et d'ajouts substantiels; les *AMP* proposent fréquemment un point de vue légèrement différent de celui des *ARF*⁴⁷.

44 *Annales regni Francorum* [=ARF], éd. Friedrich KURZE, Hanovre 1895 (MGH SS rer. Germ., 6). – Ce paragraphe puise l'essentiel de ses informations dans les travaux de Rosamond McKitterick: McKITTERICK, *Constructing the Past* (voir n. 43), p. 101–129; EAD., *L'idéologie politique dans l'historiographie carolingienne*, dans: Régine LE JAN (dir.), *La royauté et les élites dans l'Europe carolingienne* (du début du IX^e siècle aux environs de 920), Villeneuve d'Ascq 1998, p. 59–70; EAD., *History and Memory* (voir n. 4); EAD., *Perceptions of the Past in the Early Middle Ages*, Notre Dame, Indiana 2006; EAD., *Charlemagne* (voir n. 7), p. 31–39.

45 *Annales Mettenses priores* [=AMP], éd. Bernhard VON SIMSON, Hanovre 1905 (MGH SS rer. Germ., 10).

46 Les caractéristiques littéraires laissent supposer d'autres centres de rédaction au nombre desquels on cite Saint-Denis et Metz. Cf. McKITTERICK, *Charlemagne* (voir n. 7), p. 61–62.

47 Les importantes variantes du récit de la succession de Charles Martel dans l'historiographie

Seules la chronique de Childebrand et les *Annales Mettenses priores* reviennent sur les circonstances de l'appel pontifical de 739.

2. L'appel de 739: témoignages des chroniques et annales carolingiennes

Une première version de l'événement nous est donnée par les historiographes et annalistes carolingiens. L'armée royale lombarde assiégeait Rome. Bien que soutenue par les ducs lombards de Spolète et Bénévent, la papauté était incapable de résister à la pression. Convaincu que les troupes impériales ne lui apporteraient aucune aide, Grégoire III se tourna vers la Francia d'où il espérait le salut:

»En outre, en ce temps-là, à deux reprises, le bienheureux pape Grégoire, envoya au dit prince, depuis Rome, le siège de saint Pierre apôtre, les clés du vénérable tombeau avec les chaînes de saint Pierre et une ambassade avec des cadeaux très importants et innombrables, comme on n'en avait jamais ni entendu ni vu auparavant, après avoir conclu préalablement le pacte, qu'il se détournerait du parti impérial et que, par une décision romaine, il s'engagerait en faveur du dit prince Charles. C'est pourquoi, ce même prince reçut cette légation de façon somptueuse et avec des honneurs resplendissants, lui offrit de précieux cadeaux et les dépêcha à Rome, *ad limina sancti Petri et sancti Pauli*, avec une grande récompense, en même temps que ses fidèles et ambassadeurs, Grimo, abbé du monastère de Corbie et Sigebert, un reclus de la basilique du saint martyr Denis⁴⁸.«

Childebrand affirme la venue de deux ambassades romaines en Francia à une époque qui, replacée dans le contexte de la chronique, correspond à l'année 739. La première apporta au *princeps* Charles Martel les clés du tombeau de Pierre; la seconde, de précieux cadeaux. L'une des deux aurait également apporté la proposition des Romains de se détourner de l'autorité impériale au profit de celle des Francs⁴⁹. Le

carolingienne sont un bel exemple de »construction du passé« au gré de l'évolution de l'idéologie royale. Cf. Matthias BECHER, Eine verschleierte Krise. Die Nachfolge Karl Martells 741 und die Anfänge der karolingischen Hofgeschichtsschreibung, dans: LAUDAGE (dir.), Von Fakten und Fiktionen (voir n. 1) p. 95–134. – Par l'expression »construction du passé«, Rosamond McKittrick désigne »une création de récits d'événements passés faisant appel au souvenir mais où s'opère une sélection en fonction de modalités particulières, par la suite acceptées et partagées par le groupe.« Cf. McKITTRICK, L'idéologie politique dans l'historiographie carolingienne (voir n. 44), p. 69.

48 *Eo etenim tempore bis a Roma sede sancti Petri apostoli beatus papa Gregorius claves venerandi sepulchri cum vincula sancti Petri et muneribus magnis et infinitis legationem, quod antea nullis auditis aut visis temporibus fuit, memorato principi destinavit, eo pacto patrato, ut a partibus imperatoris recederet et Romano consulto praefato principe Carlo sanciret. Ipse itaque princeps mirifico atque magnifico honore ipsam legationem recepit, munera praetiosa contulit atque cum magno praemio cum suis sodalibus missa, Grimone abbati Corbeinsis monasterio et Sigoberto recluso basilicae sancti Dionisii martyris, itemque Roma limina sancti Petri et sancti Pauli destinavit.* *Chronicarum ... Continuationes*, § 22 (voir n. 39), p. 178, l. 25–p. 179, l. 7.

49 La traduction de la phrase *Romano consulto praefato principe Carlo sanciret* a fait l'objet d'un important débat portant sur la signification à donner aux termes *consulto* et *sancire*. *Consulto* a longtemps été pris pour une forme corrompue ou une mauvaise lecture de *consulatus*, ce qui

maire du palais renvoya l'ambassade romaine avec des cadeaux somptueux accompagnée de deux de ses fidèles, l'abbé Grimo et le reclus Sigebert.

Une cinquantaine d'années plus tard, à l'ombre de l'abbaye de Chelles, on rapporta l'événement en ces termes:

»En l'an DCCXLI ... le prince Charles reçut, par deux fois dans la même année, une ambassade du bienheureux pape Grégoire envoyée depuis le siège apostolique. Ceux-ci [les ambassadeurs] lui offrirent les clés du vénérable sépulcre du prince des apôtres Pierre ainsi que ses précieux liens apportés avec d'importants cadeaux, ce qui ne fut jamais envoyé auparavant à aucun prince des Francs par quelque évêque de Rome que ce fût. Le dit pape Grégoire lui envoya aussi une lettre avec un décret des princes des Romains parce que le peuple romain, ayant délaissé la domination impériale, aurait voulu s'en remettre à sa défense et à son invincible bonté. Tout ceci ayant été contrebalancé avec joie et action de grâce au Seigneur, lui-même [Charles] envoya ces mêmes légats chez eux avec de plus importants cadeaux. Dans la même année, il envoya aussi des ecclésiastiques de ses fidèles aux portes (*ad limina*) du bienheureux Pierre, prince des apôtres, avec d'importants cadeaux, à savoir Grimo, abbé du monastère de Corbie et Sigebert, reclus de la basilique du martyr Denis et par ceux-ci, il adressa en réponse au dit évêque par écrit toutes les choses qui avaient été examinées par lui⁵⁰.«

permettait de comprendre que le pape avait voulu transmettre le consulat romain au prince franc. Eduard Hlawitschka pensa, au contraire, à rapprocher *consultum* de l'idée de l'antique *Senatus consultum* et de traduire: »et il confirma solennellement la conclusion de la discussion romaine au dit prince Charles.« Cf. Eduard HLAWITSCHKA, Karl Martell, das Römische Konsulat und der Römische Senat. Zur Interpretation von Fredegarii continuatio cap. 22, dans: Werner BESCH et al. (dir.), Die Stadt in der europäischen Geschichte: Festschrift Edith Ennen, Bonn 1972, p. 74–90; réimpr. Id., Stirps regia. Forschungen zu Königtum und Führungsschichten im früheren Mittelalter. Ausgewählte Aufsätze, Frankfurt/M., Berne, New York, Paris 1988, p. 105–121. Peter Classen revint sur l'idée d'une corruption du mot et proposa de lire *consolatio*, qui signifie conseil, défense et obstination du fort pour les faibles. Cf. Peter CLASSEN, Italien zwischen Byzanz und dem Frankenreich, dans: Nascità dell'Europa de Europa carolingia: un'equazione da verificare, t. 2, Spolète 1981 (Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 27), p. 943–949; réimpr. Id., Ausgewählte Aufsätze, Sigmaringen 1983 (Vorträge und Forschungen, 28), p. 100–104. Nous suivons la leçon d'Eduard Hlawitschka, rapprochant le terme *consultum* de l'idée de l'antique *Senatus consultum* et le verbe *sancire* de celle d'une confirmation, d'un engagement du souverain retrouvé dans les documents diplomatiques. Pour un résumé de ces débats, voir BECHER, Eine Reise nach Rom (voir n. 38), p. 246.

- 50 Anno DCCXLI. Carolus princeps, [...] bis eodem anno legationem beatissimi papae Gregorii ab apostolica sede directam suscepit. Qui sibi claves venerandi sepulchri principis apostolorum Petri eiusdemque pretiosa vincula cum muneribus magnis delatis obtulerunt, quod antea nulli Francorum principi a quolibet presule Romanae urbis directum fuit. Epistolam quoque decreto Romanorum principum sibi predictus presul Gregorius miserat, quod sese populus Romanus, relicta imperatoris dominatione, ad suam defensionem et invictam clementiam convertere voluisset. Ipse vero, his omnibus cum gaudio et gratiarum actione Domino repensis, cum maioribus muneribus ipsos legatos ad propria dirigebat. Viros quoque religiosos ex suis fidelibus cum magnis muneribus ad limina beati Petri apostolorum principis anno eodem dirigit. Grimonem scilicet Corbiensis monasterii abbatem et Sigibertum reclusum basilicae sancti Dionisii martiris, et per eos omnia in responsis quae sibi visa fuerant memorato presuli scriptisque epistolis destinavit. AMP (voir n. 45), p. 30, l. 21–p. 31, l. 14.

La comparaison de ce texte avec le précédent fait apparaître quelques nuances subtiles et pourtant lourdes de conséquences. L'un et l'autre font état de l'arrivée de deux ambassades dans le courant de la même année: une première avec les clés et les liens de saint Pierre, une seconde avec une lettre et la fameuse proposition d'alliance. Par contre, évoquant cette dernière, l'historiographe engagé par Childebrand avait eu recours au subjonctif parfait, sous-entendant la potentialité, tandis que le témoignage des *Annales Mettenses priores* est rédigé au subjonctif plus-que-parfait (*voluisset*), supposant une condition irréaliste. Nous comprenons que Grégoire III aurait voulu s'allier au maire du palais mais que ce dernier refusa. En outre, le récit des *AMP* suggère que les Romains avaient déjà délaissé l'autorité impériale alors que cette rupture d'alliance romano-byzantine passait pour n'être qu'un projet dans la chronique de Childebrand. Enfin, les *Annales Mettenses priores* prennent leur distance d'avec l'autre chronique franque en différant le départ des messagers du maire du palais. Le texte est très clair: selon la version du récit rédigée à l'aube du IX^e siècle, Grimo et Sigebert se seraient rendus à Rome, plus tard dans l'année, après une mûre réflexion de Charles Martel.

3. Le témoignage du Codex Carolinus

Le *Codex Carolinus* s'ouvre sur deux lettres du pape Grégoire III au maire du palais, Charles Martel, datables par leur contenu des années 739–740. Dans l'adresse, l'évêque de Rome qualifie le Pippinide de *subregulus*. Ces deux documents contiennent les plus anciennes attestations d'un titre quasi-royal conféré à un prince franc⁵¹. Loin d'être péjorative, cette titulature s'explique par le statut particulier de Charles Martel qui, depuis le décès du Mérovingien Thierry IV, détenait effectivement le pouvoir royal. Grégoire III suggérait ainsi la supériorité du maire du palais sur les ducs des autres régions d'Europe occidentale⁵². Ces deux lettres sont, à première vue, en concordance parfaite avec les témoignages des historiographes carolingiens qui font état de deux ambassades porteuses d'un message écrit. Toutefois, à la lecture de la plus ancienne de ces deux lettres (*CCI*), il devient évident qu'elle ne fut pas la première⁵³. Non seulement Grégoire III entame son message par une référence à un précédent courrier⁵⁴ mais, en outre, il fait allusion à la présence à Rome d'un messager franc, ce

51 Cet aspect de la politique pontificale pourrait, à lui seul, justifier le choix de Charlemagne d'inaugurer le *Codex Carolinus* avec les lettres de 739 qui sont probablement les premières à avoir prêté à Charles Martel un titre différent de celui des chefs d'Aquitaine et de Bavière.

52 HEIDRICH, *Titulatur und Urkunden* (voir n. 22), p. 99–100. Matthias Becher a récemment suggéré que le pape aurait, par l'octroi de ce terme, signifié à Charles Martel la capacité pontificale à légitimer son pouvoir au cas où il souhaiterait s'emparer de la couronne mérovingienne. Cf. BECHER, *Eine Reise nach Rom* (voir n. 38). Notons à ce propos que, supervisant la rédaction de la chronique après le coup d'État de 751, Childebrand laissa à Charles Martel le titre de *princeps* alors que les lettres pontificales auraient aisément justifié qu'il fut désigné comme *subregulus*.

53 Cette évidence semble avoir échappé à la vigilance de NOBLE, *The Republic of St. Peter* (voir n. 3), p. 44–45.

54 *Ob nimium dolorem cordis et lacrimas iterata vicae tuae excellentiae necessarium duximus scribendum confidentes, te esse amatorem filium beati Petri principis apostolorum et nostrum, et quod pro eius reverencia nostris oboedias mandatis ad defendendam ecclesiam Dei et peculiarem populum: quia iam persecucionem et oppressionem gentis Langobardorum sufferere non possumus.* *CC1* (voir n. 21), p. 476, l. 27–p. 477, l. 2.

qui nous incite à penser que cette lettre inaugurale du *Codex Carolinus* dut être rapportée à Charles Martel par un retour d'ambassade⁵⁵; les négociations étaient déjà entamées. Le contenu de cette première lettre ne nous permet pas d'affirmer que le pape avait déjà eu connaissance de l'alliance franco-lombarde. Toutefois, au vu de la connaissance que le pape avait de la situation en Francia, notamment entretenue par les rapports des missionnaires en activité dans le royaume mérovingien, il serait étonnant qu'il n'en ait pas été averti⁵⁶. Le sentiment d'isolement du pape, feint ou ressenti, s'exprime déjà très nettement. Grégoire semble convaincu que les Lombards ont redoublé leurs offensives après avoir appris que la papauté comptait sur les Francs pour lui porter secours⁵⁷. Probablement, tenons-nous, dans ces mots, un indice de la crainte du pape de ne pas être secouru par les Francs. Grégoire III était en quête d'arguments favorables à une rupture, voire à un retournement d'alliance. Évoquant le pillage des sanctuaires romains qui ont vu la disparition des luminaires offerts notamment par des membres de la famille des Pippinides, il semble avoir cru que l'énumération de certains dégâts causés par les assiégeants pourrait émouvoir les Francs⁵⁸. Ce n'est pas le territoire impérial mais l'Église que le pape souhaitait voir défendue. Successeur du prince des apôtres, Grégoire III considérait Rome comme le territoire de saint Pierre; c'est d'ailleurs en son nom et non en celui de l'empereur qu'il s'adressait aux Francs⁵⁹. Il conclut son plaidoyer en soulignant l'importance que représentait la défense de l'Église pour prouver sa foi aux yeux de tous et mériter ainsi la vie éternelle, juste récompense des bons services rendus à saint Pierre et à son peuple⁶⁰.

Un nouveau pillage de Rome incita Grégoire III à réécrire au maire du palais quelques mois plus tard, dans le courant de l'hiver 739–740 (CC2)⁶¹. Cette deuxième lettre se distingue de la précédente par le ton de reproche sur lequel elle a été rédigée. Le pape sait désormais pertinemment que Charles Martel et Liutprand ont fait alliance et qu'en vertu de ce pacte, le maire du palais n'a pas l'intention d'empêcher les campagnes expansionnistes des Lombards en Italie⁶². Par conséquent, il rend Charles

55 Ibid., p. 477, l. 7–8.

56 La question de savoir qui suggéra au pape de faire appel aux Francs a été soulevée par plusieurs chercheurs. Il est probable que Boniface ne fut pas étranger à cette affaire. Cf. BECHER, *Eine Reise nach Rom* (voir n. 38); NOBLE, *The Republic of St. Peter* (voir n. 3), p. 46.

57 Texte cité supra, n. 54. – Ce qui a permis à Paul FOURACRE, *The Age of Charles Martel* (voir n. 2), p. 159 d'affirmer que ce fut l'alliance franco-lombarde qui incita la papauté à formuler sa proposition au leader franc.

58 Des luminaires donnés par les ancêtres de Charles Martel figuraient parmi les objets volés et détruits, cf. supra, n. 21.

59 NOBLE, *The Republic of St. Peter* (voir n. 3), p. 44–45.

60 CC1 (voir n. 21), p. 477, l. 9–14; SCHOLZ, *Politik – Selbstverständnis – Selbstdarstellung* (voir n. 26), p. 46. Cette injonction au nom de saint Pierre vient à l'appui de l'affirmation de P. Delogu selon laquelle, durant la première moitié du VIII^e siècle, les Francs étaient déjà enclins à reconnaître l'autorité de saint Pierre et de son vicaire le pape. Cf. DELOGU, *The papacy, Rome and the wider World* (voir n. 13), p. 213.

61 GUNDLACH (éd.), *Codex Carolinus* (voir n. 5), L. 2 (= CC2), p. 477–479. Sur la date de cette lettre: NOBLE, *The Republic of St. Peter* (voir n. 3), p. 45, n. 151.

62 *Et nulla nobis apud te excellentissime fili, refugium facientibus, pervenit actenus consolacio; sed ut conspicimus – dum indultum a vobis eisdem regibus est mocione faciendi – quod eorum falsa suggestio plus quam nostra veritas apud vobis recepta est.* CC2 (voir n. 61), p. 477, l. 33–36.

Martel responsable du redoublement des offensives lombardes qui ont considérablement appauvri les territoires romains et, plus largement, byzantins; il estime que ces agressions ont été rendues possibles par l'indifférence et la non-intervention du maire du palais⁶³. Très ouvertement blessé de ne pas avoir été préféré aux Lombards, il substitue un argument moral et spirituel majeur aux motivations politiques et matérielles précédemment avancées: le devoir de défendre l'Église et le peuple de Dieu qui incombe aux princes chrétiens en signe du respect dû au prince des apôtres⁶⁴. Il exhorte le maire du palais à renoncer à l'alliance qui l'unit à Liutprand et Hildprand, à les chasser de Rome pour ramener les Lombards dans leurs frontières antérieures⁶⁵. Grégoire III ne désespère pas de détourner les Francs de leur alliance; il n'hésite pas à semer le doute sur la sincérité de cette relation⁶⁶. Il tente de convaincre Charles Martel qu'il a été trompé, que les motifs avancés par Liutprand pour justifier ses campagnes étaient fallacieux et expose en détails sa propre version des événements⁶⁷. De toute évidence, ce récit pontifical n'eut d'autre intention que celle de contrecarrer la version lombarde des faits dont Pépin avait dû être informé par ailleurs⁶⁸. On peut y voir une réponse au récit de l'ambassadeur franc, Anthath, peut-être venu à Rome plaider la cause des Lombards⁶⁹. Grégoire III cherche à justifier l'alliance spoletto-romano-bénéventine, scellée en 738, en accusant les Lombards de désinformation; cette deuxième lettre regorge d'allusions aux mensonges, tromperies et faux conseils dont Liutprand et Hildprand auraient usé pour s'assurer le soutien de Charles Martel. Nonobstant leur mutuelle méfiance, les deux parties apparaissent soucieuses de maintenir de bonnes relations; la présence d'un messager franc à Rome l'atteste. Le pape n'a pas perdu tout espoir d'être entendu mais, bien conscient que le témoignage d'Anthath ne suffira pas, il propose qu'une nouvelle ambassade franque vienne, à nouveau, constater la situation désastreuse du duché de Rome⁷⁰.

En un an, le pape a considérablement augmenté le poids de l'engagement moral et spirituel du maire du palais envers le prince des apôtres. Si Charles veut obtenir le salut de son âme pour lui et les siens, il doit désormais renoncer à son alliance politique et venir au secours de Rome. La défense de l'Église n'est plus un moyen d'acquérir la vie éternelle; c'est la condition *sine qua non* pour accéder au Royaume céleste dont seul saint Pierre a le pouvoir d'ouvrir ou de fermer les portes⁷¹. En contrepartie, Grégoire III s'engage à prier pour lui⁷². On ne trouve dans l'offre pon-

63 CC2 (voir n. 61), p. 477, l. 24–32.

64 Ibid., p. 478, l. 1–3.

65 *Sed ortamur bonitatem tuam coram Domino et eius terribili iudicio, christianissime fili, ut propter Deum et animae tuae salutem subvenias aeclesie sancti Petri et eius peculiari populo, eosdemque reges sub nimia celeritate refutes et a nobis repellas et iubeas eos ad propria reverti.* Ibid., p. 478, l. 26–29.

66 Ibid., p. 477, l. 36–38.

67 Ibid., p. 478, l. 6–20.

68 Cette hypothèse avait déjà été formulée dans JARNUT, *Die Adoption Pippins durch König Liutprand* (voir n. 36), p. 222.

69 CC2 (voir n. 61), p. 479, l. 6. Cet Anthath est totalement inconnu par ailleurs. Cf. HACK, *Codex Carolinus* (voir n. 5), vol. 2, p. 991; NOBLE, *The Republic of St. Peter* (voir n. 3), p. 46.

70 CC2 (voir n. 61), p. 478, l. 21–25.

71 *Non despicias deprecationem meam nequae claudas aures tuas a postulacione mea: sic non tibi ipse princeps apostolorum claudat caelestia regna.* Ibid., p. 478, l. 29–30.

72 Ibid., p. 479, l. 8–11.

tificale, aucune compensation immédiate, aucune récompense terrestre⁷³. Cette proposition pontificale d'engagement mutuel au nom de saint Pierre s'impose à nous comme une invitation, sous la menace, à sceller une alliance spirituelle et non politique⁷⁴. L'autorité de saint Pierre aurait dû suffire à convaincre Charles Martel d'accepter. De toute évidence, le pape entendait rester indépendant tout en ayant à sa disposition, une vaillante armée capable de défendre l'Église, »par amour pour elle«⁷⁵. Plus qu'un appel à l'aide, cette seconde lettre fut donc un rappel à l'ordre menaçant adressé à un prince qui se disait chrétien par l'intercesseur auprès de Dieu sur terre.

4. Confrontation des témoignages

Une comparaison des récits de la chronique de Childebrand et des *AMP* fait apparaître, dans les détails comme dans l'interprétation des événements, des différences flagrantes sans qu'aucune de ces deux sources ne soit en mesure de prétendre à davantage d'objectivité ou d'indépendance. Que la chronique de Childebrand soit la seule contemporaine des événements qui jalonnèrent le gouvernement de Charles Martel ne suffit pas à la rendre plus crédible. Rédigée par l'oncle de Pépin III, elle trahit un incontestable engagement pro-carolingien⁷⁶.

De la confrontation du témoignage des sources narratives et épistolaires, nous déduisons que le pape dut envoyer une première lettre, malheureusement perdue, au maire du palais, lors des premiers grands assauts lombards, à savoir dans le courant de l'année 739. Probablement espérait-il alors que Charles ne cautionnerait pas les campagnes lombardes d'expansion en Italie. La deuxième lettre du *Codex Carolinus* mentionne une précédente ambassade, qui conformément aux témoignages de nos deux sources narratives, apporta en Francia un fragment des liens et les clés du tombeau de saint Pierre⁷⁷.

73 Selon Matthias Becher, le pape n'a pu croire sérieusement que le maire du palais reviendrait sur ses alliances antérieures sans contrepartie. L'historien pense que Grégoire III a dû s'interroger sur ce qu'il avait à offrir à Charles Martel et tenir compte, dans ses calculs, des souhaits et des objectifs du maire du palais. Il suppose que Grégoire III a joué sur ce point faible – peut-être influencé par Boniface – pour prouver au maire du palais que le représentant de saint Pierre sur terre était plus à même de légitimer le pouvoir des Pippinides que l'accord des Mérovingiens ou qu'une alliance avec le roi des Lombards. Cf. BECHER, *Eine Reise nach Rom* (voir n. 38). Le ton de la deuxième lettre semble peu compatible avec une telle offre. Ainsi que Matthias Becher l'a conclu, si cette proposition a réellement été formulée, il est un fait certain que Charles Martel n'y a pas répondu favorablement.

74 Charles Martel pourrait avoir été le premier à être qualifié d'»ami« ou de »fils de saint Pierre«. Ce titre semble n'avoir jamais été donné à qui que ce soit auparavant, pas même à un empereur. Cf. SCHOLZ, *Politik – Selbstverständnis – Selbstdarstellung* (voir n. 26), p. 46–51. L'empereur ne reconnaissant pas la primauté apostolique de Pierre, un tel titre ne lui aurait d'ailleurs pas convenu.

75 On retrouvera cette même idée dans les écrits du pape Zacharie qui contribua à affermir, dans la pensée des Francs, le lien entre prière et succès militaire. Cf. STUART AIRLIE, *The Frankish Aristocracy as Supporters and Opponents of Boniface*, dans: FELTEN, JARNUT, VON PADBERG (dir.), *Bonifatius* (voir n. 38), p. 255–269.

76 COLLINS, *Die Fredegar-Chroniken* (voir n. 40), p. 94.

77 *Conjuro te in Deum vivum et verum et ipsas sacratissimas claves confessionis beati Petri, quas vobis ad regum direximus*. CC2 (voir n. 61), p. 478, l. 30–479, l. 1.

L'envoi des clés et des chaînes de saint Pierre, loin d'être tombé dans l'oubli, a marqué la mémoire collective franque; il est rapporté dans les annales et les chroniques franques⁷⁸. Que la première lettre du *Codex Carolinus* ne fasse aucune allusion à cet envoi nous conforte dans l'idée que ces précieuses reliques furent apportées par la première ambassade.

Grégoire III a appelé les Francs à délivrer Rome des Lombards. Nul n'envisage désormais de contester ce fait, nonobstant le voile que les historiographes carolingiens ont jeté sur cette affaire. La tentative pontificale de détourner Charles Martel de son engagement envers Liutprand a été passée sous silence dans les deux chroniques du royaume franc qui commémorent le souvenir de la venue de l'ambassade romaine de 739. Childebrand, témoin de l'événement, a pris soin d'enfouir ce souvenir en supervisant la rédaction d'une chronique du royaume franc dont les Lombards sont absents. S'inspirant de cette chronique, l'auteur des *AMP* n'a pas agi autrement. Les raisons du choix de cette version des faits constituent, avec la proposition d'abandon de l'alliance romano-byzantine, l'objet des principales questions d'interprétation laissées en suspens. Si les Romains ont effectivement proposé aux Francs d'abandonner le parti impérial pour s'en remettre à eux, ils n'ont pu le faire qu'oralement ou dans la lettre, aujourd'hui perdue, qu'apporta la première ambassade⁷⁹. On tient aujourd'hui pour vraisemblable qu'après la réconciliation de Grégoire II et de Léon III, la papauté témoigna une certaine loyauté à Constantinople, jusqu'à l'usurpation d'Artabasde⁸⁰. La prise de distance de Rome à l'égard de Byzance est manifeste dans les lettres pontificales mais elle n'atteste pas pour autant la rupture politique. Certes, c'est en son nom propre, non en celui de l'empereur, que Grégoire III fit appel aux Francs mais ses arguments comme ses conditions étaient d'ordre exclusivement spirituel. La demande de soutien militaire est manifeste mais rien ne nous permet d'affirmer que l'idée d'une alliance franco-romaine a germé en réaction contre la politique impériale. On connaît d'autres cas de recours des empereurs byzantins aux rois dit »barbares« d'Occident par l'intermédiaire des papes⁸¹. Par l'usage du subjonctif plus-que-parfait, l'auteur des *Annales Mettenses priores* suggéra que la proposition d'alliance franco-romaine contre Constantinople n'avait pas abouti; il se garda de préciser les motifs de ce refus. Cet amendement du début du IX^e siècle suffit à mettre en cause la version officielle de la cour; il trahit une »réécriture« de l'événement. Cette seule subtilité grammaticale témoigne de l'embarras de l'auteur au moment de justifier le va-et-vient diplomatique entre Rome et la Francia. Le *Codex Carolinus* avait été compilé une dizaine d'années auparavant. Probablement cette entreprise de restauration des lettres avait-elle alors ravivé de vieux souvenirs à la cour⁸²; les motiva-

78 Cet envoi est d'autant plus remarquable qu'à l'époque, la papauté refusait encore l'envoi de reliques corporelles des saints romains. Cf. supra, n. 15.

79 La première lettre conservée – soit la seconde qui fut envoyée par Grégoire III à Charles Martel – fait état d'un message oral dont les légats pontificaux auraient été porteurs mais le contexte de la lettre laisse penser que ce message concernait plutôt des détails relatifs à l'état de destruction de la ville par les Lombards. Cf. CC1 (voir n. 54), p. 577, l. 7–8.

80 Cf. supra, p. 6.

81 Il n'est pas impossible non plus qu'Étienne II se soit rendu en Francia en 754 sur une suggestion impériale. Ce que l'empereur ignorait c'est que le pape ferait personnellement alliance avec les Francs!

82 Cf. supra, n. 6.

tions pontificales sont très clairement exprimées dans les deux lettres de Grégoire III à Charles Martel et n'accordent aucune place au doute. Les *AMP* furent rédigées au lendemain de la *renovatio imperii*. Depuis une dizaine d'années, les historiographes de la cour s'employaient à démontrer la légitimité ancestrale de la dynastie carolingienne⁸³. Il fallait inscrire la politique romaine de Charlemagne dans la continuité de celle de son père et de son grand-père ainsi que l'atteste le prologue du *Codex Carolinus*; il fallait souligner l'ancienneté de l'alliance politique entre les Francs et l'évêque de Rome. Le récit de l'*Historia vel Gesta Francorum* de Childebrand et Nibelung, amendé dans les *AMP*, reflète la volonté de l'auteur d'entretenir l'idée que la plus ancienne proposition d'alliance franco-pontificale remontait au temps de Charles Martel. Cette version de l'appel de 739 exempte d'intervention lombarde s'inscrit dans la vaste entreprise carolingienne de «construction du passé»⁸⁴. Même s'il ne croyait plus à cette version des faits, l'historiographe voulait y faire croire.

Nonobstant le zèle des historiens francs, les véritables motifs de l'envoi d'ambassades romaines en Francia en 739 filtrèrent dans l'Empire carolingien. Nous en avons trouvé la trace dans les Gestes des abbés de Fontenelles rédigées au début du règne de Louis le Pieux⁸⁵. Sans ambages, avec un léger anachronisme dans la mention de la «République romaine», ces gestes affirment ce que tous savaient mais qu'aucun n'osait avouer: «À celui-ci [Grégoire II] succéda l'autre Grégoire, un homme d'une admirable sainteté, qui saisissant les clés du tombeau de saint Pierre le prince des apôtres, les envoya au prince Charles, afin qu'il libère la République romaine de l'oppression des Lombards»⁸⁶. «L'annaliste de Fontenelle n'aurait pas suivi cette leçon si elle n'avait été avérée par ailleurs. Ce texte est, sans aucun doute, inspiré d'un passage de la Vie de Grégoire III que l'on peut lire dans le *Liber pontificalis*:

»Aux temps de celui-ci [Grégoire III], la province de Rome fut menacée, soumise à la domination par les abominables Lombards et leur roi, Liutprand. [...] Pour cette raison, l'homme de Dieu, accablé de toutes parts par la douleur, s'emparant des clés sacrées de la confession du bienheureux apôtre Pierre, les

83 Le programme historiographique de l'époque témoigne du souci de l'entourage de Charlemagne de mettre définitivement un terme aux contestations de la légitimité de son pouvoir. Paul Fouracre a souligné combien Charlemagne avait dû lutter pour s'affranchir de l'ombre de la dynastie précédente et imposer, par la diffusion d'une histoire autorisée du royaume, l'image d'un roi Pépin sauvant le peuple franc de la décadence des Mérovingiens. Cf. Paul FOURACRE, *The long shadow of the Merovingians*, dans: Johanna STORY (dir.), *Charlemagne. Empire and Society*, Manchester, New York 2005, p. 5–21. Matthias Becher a bien mis en exergue le souci des Carolingiens d'éliminer de la mémoire collective le souvenir de la guerre fratricide qui divisa le *regnum Francorum* au lendemain de la mort de Charles Martel. Cf. BECHER, *Eine verschleierte Krise* (voir n. 47).

84 Sur la notion de «construction du passé», voir supra, n. 47.

85 Wilhelm LEVISON, *Zu den Gesta abbatum Fontanellensium*, dans: *Revue Bénédictine* 46 (1934), p. 241–264.

86 *Cui [Grégoire II] successit alius Gregorius, mirae sanctitatis vir, qui claves ex confessione sancti Petri apostolorum principis accipiens, Carolo principi direxit, ut Romanam rempublicam ab oppressione Longobardorum liberaret*. Chronique des abbés de Fontenelle (Saint-Wandrille), c. 9, éd. Pascal PRADIÉ, Paris 1999 (*Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Âge*, 40), p. 68; éd. Georg PERTZ, dans: *MGH SS*, t. 2, Hanovre 1829, p. 281, l. 42–45.

envoya par la mer, dans les régions de Francia à Charles, seigneur très subtil, qui dirigeait alors le royaume des Francs, par l'intermédiaire de ses messagers, à savoir l'évêque Anastase, très saint homme et le prêtre Sergius, pour qu'ils demandent au dit très excellent Charles qu'il les libère d'une telle oppression des Lombards⁸⁷.«

Cet extrait est, très probablement, une interpolation carolingienne qui date du temps du roi lombard Astulf et du pape Étienne II⁸⁸. Néanmoins, il nous apporte la preuve que les Romains n'ont jamais dissimulé leur souhait de faire alliance avec les Francs contre les Lombards. En outre, il convient de souligner qu'on ne trouve, dans ces lignes, aucune allusion à un détournement de l'alliance romano-impériale. Pourtant, les biographes pontificaux n'ont jamais cherché à cacher les conflits qui opposèrent les évêques de Rome aux empereurs. De toute évidence, malgré la diffusion de plusieurs histoires du royaume franc supervisées par de fidèles partisans, les Carolingiens n'ont pu faire oublier que la papauté avait lancé plusieurs appels à l'aide à leur ancêtre pour se débarrasser des Lombards, selon une chronologie qui semble être la suivante:

- 739: – Les Lombards assiègent Rome.
 – Première ambassade romaine en Francia. Les prêtres Anastase et Sergius apportent à Charles Martel les clés du tombeau de saint Pierre⁸⁹.

87 *Concussaque est provincia Romane dicionis subiecta a nefandis Langobardis seu et rege eorum Liutprando. [...] Pro quo vir Dei undique dolore constrictus sacras claves ex confessione beati Petri apostoli accipiens, partibus Franciae Carolo sagacissimo viro, qui tunc regnum regebat Francorum, navali itinere per missos suos direxit, id est Anastasium sanctissimum virum, episcopum, necnon et Sergium presbiterum, postulandum ad praefato excellentissimo Carolo ut eos a tanta oppensione Langobardorum liberaret.* Vie de Grégoire III, c. XIV, dans: *Liber pontificalis*, éd. L. DUCHESNE (voir n. 15), t. 1, p. 420.

88 Éditeur du *Liber pontificalis*, Louis Duchesne classa en cinq catégories (ABCDE) la vingtaine de manuscrits connus de son temps, ayant une partie commune jusqu'au pontificat d'Étienne II et à l'année 757. Il dégagait une tradition interpolée de l'époque carolingienne en démontrant notamment la méconnaissance de l'auteur de la vie de Grégoire III des événements de 739-741; cette interpolation correspond à la tradition BD. Pour l'éditeur, une version inachevée de la vie de Grégoire III circula rapidement dans l'Église occidentale; son interpolation est le résultat d'un amendement postérieur à sa diffusion. Cf. Louis DUCHESNE, L'histoire pontificale au VIII^e siècle, dans: *Mélanges de l'École française de Rome* 4/1 (1884), p. 232-273; *Liber pontificalis*, éd. L. DUCHESNE (voir n. 15), t. 1, p. CCXXIII-CCXXV; Cyrille VOGEL, Le *Liber Pontificalis* dans l'édition de Louis Duchesne. État de la question, dans: Monseigneur Duchesne et son temps. Actes du colloque organisé par l'École française de Rome (Palais Farnèse, 23-25 mai 1973), Rome 1975 (Collection de l'École française de Rome, 23), p. 109; McKITTERICK, La place du *Liber pontificalis* dans les genres historiographiques du haut Moyen Âge, dans: François BOUGARD, Michel SOT (dir.), *Liber, Gesta, Histoire. Écrire l'histoire des évêques et des papes de l'Antiquité au XXI^e siècle*, Turnhout 2009, p. 31-35; EAD., *History and memory* (voir n. 4), p. 145-147. Pour une étude récente de la valeur du témoignage de la Vie de Grégoire III relatif au conflit qui opposa le pape à l'empereur Léon III, voir SCHOLZ, *Politik – Selbstverständnis – Selbstdarstellung* (voir n. 26), p. 26-36. Le *Liber pontificalis* a parfois été associé aux histoires du royaume franc; cf. McKITTERICK, *History and memory* (voir n. 4), p. 121-123.

89 Les noms des ambassadeurs romains sont donnés dans un extrait de la Vie de Grégoire III. Cf. supra, n. 87.

- Retour de cette ambassade à Rome. L'abbé Grimo et le reclus Sigebert l'accompagnent, porteurs d'un refus diplomatique de Charles Martel⁹⁰.
- Deuxième ambassade romaine. Grimo et/ou Sigebert rapporte la CC1. Grégoire III compte sur le témoignage des messagers francs pour convaincre le roi d'intervenir.

739–740: Charles Martel envoie Anthat plaider la cause des Lombards auprès du pape⁹¹.

740: Anthat rentre en Francia, porteur de la CC2. Grégoire III tente désespérément de rallier Charles à sa cause⁹².

IV. Conclusion

Les récentes recherches consacrées à l'historiographie carolingienne, toutes favorables à une relecture et à une réécriture de l'histoire des Francs, suggèrent, certaines de manière plus catégorique que d'autres, que les chroniqueurs et annalistes de l'époque se sont efforcés de dissimuler les manœuvres, souvent déloyales, qui avaient permis à Pépin et à ses successeurs de s'imposer à la tête du royaume franc. La relecture critique des sources relatives à l'appel pontifical de 739 n'aboutit pas à d'autres conclusions. Charles Martel déclina, peut-être après de mûres réflexions, la proposition d'alliance que lui avait faite Grégoire III. Le maire du palais semble ne jamais avoir eu l'intention de renoncer à son alliance avec les Lombards en faveur de l'évêque de Rome⁹³. Or, on observe qu'aucun chroniqueur n'a commémoré l'alliance franco-lombarde.

Le *Codex Carolinus* contient les seules mentions de l'alliance franco-lombarde de la première moitié du VIII^e siècle qui ont été conservées. La présence, au sein de cette collection épistolaire sélective, de preuves aussi flagrantes de l'échec des premières négociations franco-pontificales est étonnante mais la surprise est de courte durée. L'impression de discordance entre les deux premières lettres et les quatre-vingt-dix-sept suivantes ne survit pas à une lecture assidue et continue du corpus. Le refus d'intervention de Charles Martel est d'autant plus vite oublié qu'il mourut des suites d'une grave maladie peu de temps après l'expédition de la deuxième lettre du *Codex Carolinus*. Le pape Grégoire III et l'empereur Léon III décédèrent la même année.

90 Les noms de ces deux ambassadeurs sont donnés dans les sources narratives carolingiennes. Cf. supra, p. 13.

91 Le nom de cet ambassadeur est donné dans la CC2. Cf. supra, n. 69.

92 Aucune source n'atteste la fin heureuse de ce va-et-vient diplomatique. On constate néanmoins que Liutprand renonça à une nouvelle avancée sur Rome. Cette paix romano-lombarde est traditionnellement attribuée à l'influence de Charles Martel; probablement a-t-il dissuadé Liutprand de poursuivre ses expéditions militaires. Cf. NOBLE, *The Republic of St. Peter* (voir n. 3), p. 46–48; BECHER, *Eine Reise nach Rom* (voir n. 38), p. 252.

93 Pour FOURACRE, *The Age of Charles Martel* (voir n. 2), p. 159, Charles Martel recherchait par l'adoption de Pépin par Liutprand à déjouer les manœuvres des Agilolfinges subordonnées à l'alliance lombarde-bavaroise.

Ces disparitions successives passèrent pour un excellent motif de non-intervention franque en Italie. Charlemagne n'hésita d'ailleurs pas à affirmer, dans la *divisio regnorum* du 6 février 806, qu'avant son père et lui-même, son grand-père, Charles Martel avait secouru la papauté⁹⁴.

Dès lors que ces deux lettres ont été conservées en dépit de leur objet délicat, demeure la question de savoir pourquoi les historiographes royaux dissimulèrent dans leurs œuvres le véritable motif de l'appel pontifical de 739. La réponse est probablement à dégager du contexte de rédaction de la chronique des Francs supervisée par Childebrand. Bien des hypothèses ont été formulées pour tenter de clarifier la situation politique du royaume franc à la veille du coup d'État de 751. Toutes concluent que Pépin n'a pu monter sur le trône sans mécontenter une large part de l'aristocratie franque⁹⁵. En 754, le pape Étienne II vint en Francia pour implorer, une fois de plus, les Francs de lui venir en aide dans la défense de Rome contre les Lombards. Il scella avec Pépin une alliance symbolisée par l'onction conférée à Saint-Denis qui aida la dynastie carolingienne à se maintenir au pouvoir. De toute évidence, ce pacte se fit au détriment de l'amitié franco-lombarde et ce, malgré l'adoption de Pépin lui-même par le roi défunt Liutprand⁹⁶. Cette nouvelle orientation de la politique franque dut décevoir une partie des grands du royaume. Cette inqualifiable trahison, au profit d'intérêts personnels contestés, suscita le malaise chez les historiographes ainsi qu'en témoigne la subtile nuance grammaticale apportée dans les *AMP*. Il était plus simple de raconter que Pépin avait soumis un voisin menaçant séculaire plutôt que d'avouer qu'il avait renié son adoption par le roi lombard et trahi celui qui avait permis à son père d'imposer son autorité en Francia. En justifiant l'appel à l'aide de la papauté de 739 par la volonté de Grégoire III de se détourner du pouvoir impérial, Childebrand présenta Pépin comme celui qui avait favorablement répondu à la demande insistante de la papauté; ainsi le chroniqueur fit-il subtilement l'impasse sur la trahison de l'alliance franco-lombarde dont le nouveau roi venait de se rendre coupable. Cette version »diplomatique« des événements satisfait manifestement la nouvelle dynastie puisqu'elle s'est maintenue, avec quelques nuances, dans la très grande majorité des histoires du royaume franc⁹⁷.

94 *Divisio regnorum*, c. 15, éd. Alfred BORETIUS, dans: MGH Capit., t. 1, Hanovre 1883, p. 129.

95 Cf. CLOSE, Le sacre de Pépin de 751? (voir n. 1), p. 836–846.

96 EAD., In nomine sanctae et individuae Trinitatis. Débats théologiques et enjeux politiques dans le royaume franc à la veille du couronnement impérial de l'an 800, thèse de doctorat inédite, Université de Liège, année académique 2006–2007, p. 137–153.

97 L'auteur des *Annales regni Francorum* entama son récit par une brève commémoration du décès de Charles Martel suivie d'une évocation du partage du royaume franc entre Carloman et Pépin, événements auxquels les Lombards furent totalement étrangers. Il consacra les notices des années 741 à 751 au récit des campagnes que les deux fils aînés du maire du palais défunt menèrent à l'intérieur du royaume pour imposer leur autorité. Par conséquent, les Lombards purent être présentés, sans la moindre gêne, dès leur première mention, dans la notice consacrée à l'année 755, comme les adversaires peu craints de l'armée franque. Cf. ARF (voir n. 44), a. 755, p. 12. – Reprenant la version de Childebrand et Nibelung, l'auteur des *AMP* a attendu l'épisode de la fuite de Grifon auprès du roi Aistulf en 751 pour introduire sa première allusion aux Lombards. Cf. *AMP* (voir n. 45), a. 751, p. 43, l. 1.

En 739, la papauté ne pensait pas encore à s'allier politiquement aux Francs et à rompre la relation ancestrale qui l'unissait à l'Empire. Cette assertion est anachronique. Nous y voyons un indice supplémentaire en faveur de l'achèvement de la rédaction de l'*Historia vel Gesta Francorum* non juste après le coup d'État de 751 mais bien après l'onction de 754⁹⁸. Roger Collins a proposé de dater la rédaction de la continuation de cette chronique par Nibelung d'entre 774 et 787⁹⁹. Dans cette hypothèse, rien ne permettait à l'historiographe carolingien de prédire, lors de l'achèvement de l'œuvre de Childebrand vers 755, que son histoire des Francs aurait une suite. En supervisant la mise par écrit des exploits de ses parents jusqu'à l'avènement de son neveu à la royauté, l'oncle de Pépin pensait probablement enterrer définitivement le souvenir d'une alliance politique »nationale« rompue au profit des seuls intérêts de son lignage. C'est bel et bien de l'histoire d'une trahison considérable et lourde de conséquences dont il est ici question.

Lorsque Charlemagne décida de poursuivre l'entreprise paternelle, la situation politique avait suffisamment évolué pour que les Francs osassent prétendre que, du temps de Pépin, les Lombards étaient déjà, de longue date, un peuple soumis à la domination franque. Sans le souci de Charlemagne de restaurer la correspondance échangée entre ses aïeux et les évêques de Rome, l'alliance franco-lombarde aurait pu sombrer dans l'oubli.

98 Pour d'autres arguments en faveur de cette hypothèse, voir: CLOSE, Le sacre de Pépin de 751? (voir n. 1), p. 851–852.

99 COLLINS, Die Fredegar-Chroniken (voir n. 40).

FLORIAN HARTMANN

NOCHMALS ZUR SOGENANNTEN PIPPINISCHEN
SCHENKUNG UND ZU IHRER ERNEUERUNG
DURCH KARL DEN GROSSEN

Im Jahr 754 zog Stephan II. als erster Papst ins Frankenreich. Über diesen Besuch, den dort mit Pippin vereinbarten bilateralen fränkisch-päpstlichen Freundschaftsbund und Pippins einseitiges Schutzversprechen hat sich ein weitgehend akzeptiertes Bild in der Forschung etabliert, an dem wir in unserer Studie über Hadrian I. Zweifel anmeldeten¹. Die dort geäußerten Überlegungen greifen wir auf und werden sie im Folgenden vertiefen. Max Kerner hat jüngst die Vereinbarungen von Ponthion und Quierzy als wichtige Etappe auf dem Weg zur Entstehung des Kirchenstaats dargestellt². Während das Bündnis zwischen Franken und den Päpsten in der Forschung klar definiert werden kann, ist Pippins Schenkungsversprechen von 754 – die sogenannte Pippinische Schenkung (*Promissio Pippini*) – immer noch ein Rätsel. Diese Deutungsschwierigkeiten lassen sich auch darauf zurückführen, dass der vermeintliche Text der *Promissio Pippini* erst in einer offenbar sprachlich beeinträchtigten Form von der mehr als zwanzig Jahre später verfassten *Vita Hadriani* überliefert wird. Kerner bemerkt zu den Forschungsproblemen, die dieser Text der Schenkungsurkunde aufwirft: »Einen solchen Umfang hat der spätere Kirchenstaat niemals

- 1 Florian HARTMANN, Hadrian I. (772–795). Frühmittelalterliches Adelspapsttum und die Lösung Roms vom byzantinischen Kaiser, Stuttgart 2006 (Päpste und Papsttum, 34), S. 113–155. Für die ältere Forschung sei zusammenfassend verwiesen auf Max KERNER, Die frühen Karolinger und das Papsttum, in: Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins 88/89 (1981/82), S. 5–41, besonders S. 20–41; zuletzt Sebastian SCHOLZ, Politik – Selbstverständnis – Selbstdarstellung. Die Päpste in karolingischer und ottonischer Zeit, Stuttgart 2006 (Historische Forschungen, 26), S. 57–61; zu den Quellen vgl. Horst FUHRMANN, Quellen zur Entstehung des Kirchenstaates, Göttingen 1968 (Historische Texte. Mittelalter, 7); grundlegend zu den einzelnen Abkommen Wolfgang H. FRITZE, Papst und Frankenkönig. Studien zu den päpstlich-fränkischen Rechtsbeziehungen von 754 bis 824, Sigmaringen 1973 (Vorträge und Forschungen, Sonderbd. 10) sowie, mit abweichenden Ergebnissen, Anna Maria DRABEK, Die Verträge der fränkischen und deutschen Herrscher mit dem Papsttum von 754 bis 1020, Wien 1976 (Veröffentlichungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung, 22); siehe ferner Percy Ernst SCHRAMM, Das Versprechen Pippins und Karls des Großen für die Römische Kirche (754 und 774), in: Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, kan. Abt. 27 (1938), S. 180–217, ND in: DERS., Kaiser, Könige und Päpste. Gesammelte Aufsätze zur Geschichte des Mittelalters, Bd. 1: Beiträge zur allgemeinen Geschichte, Teil 1: Von der Spätantike bis zum Tode Karls des Großen (814), Stuttgart 1968, S. 149–192, hier S. 174.
- 2 So Max KERNER, Pippin und die Entstehung des Kirchenstaates. Zur kirchenpolitischen Grundlegung Europas, in: Mischa MEIER (Hg.), Sie schufen Europa. Historische Portraits von Konstantin bis Karl dem Großen, München 2007, S. 273–286; ähnlich auch SCHOLZ, Politik – Selbstverständnis – Selbstdarstellung (wie Anm. 1), S. 68f.

gehabt, und es ist und bleibt in der Forschung umstritten, was unter Zustimmung des in Quierzy anwesenden Adels dem Papst wirklich zugesagt worden ist³.«

Diese Unsicherheit ist nicht weiter überraschend, da weder Pippins Schenkungs- noch Karls Bestätigungsurkunde erhalten sind und auch das sogenannte Hludowicianum, die Bestätigung Ludwigs des Frommen, nur in einer Abschrift aus dem 11. Jahrhundert überliefert wird, die zudem bereits das Resultat diverser Überarbeitungen ist⁴. So konzentrierte sich die Forschung auf die in der Vita Hadriani des Liber pontificalis, also in einem historiographischen Werk, überlieferte Umschreibung der Bestätigungsurkunde Karls des Großen aus dem Jahr 774, die allerdings, unabhängig von methodischen Problemen, nicht frei von sprachlichen Unklarheiten ist⁵:

[Carolus] concessit easdem civitates et territoria beato Petro easque praefato pontifici contradi sponndit per designatum confinium, sicut in eadem donationem [scil. a Pippino facta] continere monstratur, id est a Lunis cum insula Corsica, deinde in Suriano, deinde in monte Bardone, id est in Verceto, deinde in Parma, deinde in Regio, et exinde in Mantua atque Monte Silicis, simulque et universum exarchatum sicut antiquitus erat, atque provincias Venetiarum et Istria; necnon et cunctum ducatum Spolitinum et Beneventanum⁶.

Karl habe also dem hl. Petrus Städte und Territorien einschließlich Korsikas südlich einer Grenzlinie übertragen, die bereits in der von Pippin ausgestellten Schenkung enthalten gewesen sei. Diese Linie reichte von Luni (30 km nördlich von Pisa) über Sorgnano, Parma, Reggio und Mantua nach Monselice bei Padua. (Vgl. die Karte zu unserem Beitrag.) Zu diesem Gebiet hinzu kamen der gesamte Exarchat von Ravenna in seinen ursprünglichen Grenzen, die Provinzen Venedig und Istrien sowie die Herzogtümer Spoleto und Benevent. Folgt man dieser Darstellung, so umfasste die Schenkung mehr als die Hälfte des gesamten Langobardenreiches. Die bald nach dem Versprechen Pippins abgefasste Vita Stephani II bemerkt zu ihm dagegen:

Praenominatus autem Fulrad, venerabilis abbas et presbiter [...] claves tam Ravennantium urbis quamque diversarum civitatum ipsius Ravennantium

- 3 KERNER, Pippin (wie Anm. 2), S. 284f.; ähnlich schon DERS., Die frühen Karolinger (wie Anm. 1), S. 35, dort auch mit einem Überblick über die Forschung, auf den hier verzichtet wird; vgl. ferner Thomas F. X. NOBLE, The Republic of St. Peter. The Birth of the Papal State, 680–825, Philadelphia 1984, S. 83, der die Ereignisse um die Schenkung von 754 als »the most controversial in medieval history« bezeichnet; ähnlich FRITZE, Papst und Frankenkönig (wie Anm. 1), S. 9; Peter CLASSEN, Karl der Große, das Papsttum und Byzanz. Erweiterte Sonderausgabe, Sigmaringen 1988 (Beiträge zur Geschichte und Quellenkunde des Mittelalters, 9), S. 19.
- 4 Zum Hludowicianum mit Edition Adelheid HAHN, Das Hludowicianum. Die Urkunde Ludwigs d. Fr. für die römische Kirche von 817, in: Archiv für Diplomatik 21 (1975), S. 15–135; vgl. auch Jörg JARNUT, Quierzy und Rom. Bemerkungen zu den »Promissiones Donationis« Pippins und Karls, in: Historische Zeitschrift 220 (1975), S. 265–297, besonders S. 296, ND in: Matthias BECHER (Hg.), Herrschaft und Ethnogenese im Frühmittelalter. Gesammelte Aufsätze von Jörg Jarnut. Festgabe zum 60. Geburtstag, Münster 2002, S. 201–233, hier S. 296.
- 5 Zur den sprachlichen Schwierigkeiten vgl. CLASSEN, Karl der Große (wie Anm. 3), S. 20.
- 6 Le Liber pontificalis. Texte, introduction et commentaire, ed. Louis DUCHESNE, Bd. 1, Paris 1886, S. 498.

*exarchatus una cum suprascripta donatione de eis a suo rege emissa in confessione beati Petri ponens, eidem Dei apostolo et eius vicario sanctissimo papae adque omnibus eius successoribus pontificibus perenniter possidendas adque disponendas tradidit, id est: Ravenna, Arimino, Pensauero, Conca, Fano, Cesinas, Sinogalias, Esis, Forumpopuli, Forumolivi cum castro Sussubio, Montefeltri, Acerreagio, Montelucati, Serra, castellum sancti Marini, Vobio, Orbino, Callis, Luciolis, Egubio, seu Comiaclo, necnon et civitatem Narniensem, quae ducato Spolitino parti Romanorum per evoluta annorum spatia fuerat invasa*⁷.

Entgegen der umfangreichen Schenkung, die die Vita Hadriani suggeriert, nimmt sich diese Formulierung geradezu bescheiden aus. Wie ist dieser Widerspruch zur Vita Hadriani zu erklären? Verfälschte die Vita den wahren Gehalt der Pippinischen Schenkung? Oder sind die Angaben in der Vita Stephani II unvollständig? Zudem gibt es einige Rätsel auf, dass Karls Erneuerung von 774 so viel detaillierter und umfangreicher war als die Pippinische Schenkung, obwohl beide doch der Sache nach als identisch galten⁸. Deshalb erwog man als Inhalt der Schenkung die Festlegung von Interessensphären zwischen Franken und Päpsten⁹ oder auch die bloße Rückerstattung der von Langobarden eroberten Gebiete¹⁰. Gleichwohl vertrauen die meisten Forscher der Beschreibung der Pippinischen Schenkung in der Vita Hadriani: »Es unterliegt dagegen keinem Zweifel, dass diese Stelle ebenso glaubwürdig ist wie die übrige vita¹¹.« Allerdings verzichten die Historiker nicht selten – unter allgemeinem

7 Ibid., S. 454.

8 Vgl. KERNER, Pippin (wie Anm. 2), S. 284; SCHOLZ, Politik – Selbstverständnis – Selbstdarstellung (wie Anm. 1), S. 82: »Der Papst erinnerte Karl an das Schenkungsversprechen Pippins und ließ die in Quierzy ausgestellte Urkunde verlesen. Karl ließ daraufhin durch seinen Kaplan eine neue, gleichlautende Urkunde ausstellen.« Für die Identität beider Fassungen auch schon Sigurd ABEL, Papst Hadrian I. und die weltliche Herrschaft des römischen Stuhls, in: Forschungen zur deutschen Geschichte 1 (1862), S. 453–532, hier S. 459; Josef FICKER, Forschungen zur Reichs- und Rechtsgeschichte Italiens, Bd. 2, Innsbruck 1868–1874, S. 347; anders hingegen David STEVENS SEFTON, The Pontificate of Hadrian I (772–795). Papal Theory and Political Reality in the Reign of Charlemagne, Diss. Michigan 1975, S. 78, 87f.

9 Erich CASPAR, Pippin und die Römische Kirche, Berlin 1914, S. 148–151; DERS., Das Papsttum unter fränkischer Herrschaft, Darmstadt 1956, S. 39.

10 Karl LAMPRECHT, Die römische Frage von König Pippin bis auf Kaiser Ludwig den Frommen in ihren urkundlichen Kernpunkten erläutert, Leipzig 1889.

11 ABEL, Papst Hadrian I. (wie Anm. 8), S. 459; so auch DUCHESNE, Introduction, in: Liber pontificalis (wie Anm. 6), S. CCXXXIV–CCXXXVII; Paul Fridolin KEHR, Die sogenannte Karolingische Schenkung von 774, in: Historische Zeitschrift 70 (1893), S. 385–441, hier S. 395ff., deutet die Schenkung als Eventualversprechen, das nach einer in Aussicht gestellten Eroberung des Langobardenreiches zu erfüllen war; insgesamt zustimmend dazu JARNUT, Quierzy und Rom (wie Anm. 4), S. 279–281, ND S. 215–217; positiv bewerten die Authentizität auch Ernst SACKUR, Die Promissio Pippins vom Jahre 754 und ihre Erneuerung durch Karl den Großen, in: Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung 16 (1895), S. 385–424, hier S. 387; CLASSEN, Karl der Große (wie Anm. 3), S. 19; Ottorino BERTOLINI, Il »Liber Pontificalis«, in: La storiografia altomedievale, Spoleto 1970 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 17/1), S. 387–456, hier S. 442, mit dem Hinweis, dass die erste Handschrift aus einer Zeit stamme, da Karl noch lebte und viele Leser sich des Ereignisses erinnern konnten; eine so dreiste Fälschung sei daher »impensabile«; Eugen EWIG, Die Abwendung des Papsttums vom Imperium und seine Hinwendung zu den Franken, in: Hubert JEDIN (Hg.), Handbuch der Kirchengeschichte, Bd. 3/1, Freiburg u.a. 1966, S. 3–30, hier S. 27 mit Anm. 1.

Hinweis auf »große Gebiete in Mittelitalien«¹² als Bestandteil der Schenkung – auf eine Präzisierung oder betonen die Unmöglichkeit einer genaueren Definition¹³.

Offenbar gehen die Zweifel in der Forschung maßgeblich darauf zurück, dass man zur Erforschung der Pippinischen Schenkung stets von dem Bericht der *Vita Hadriani* über Karls Bestätigungsurkunde von 774 ausgegangen ist¹⁴, obwohl eine in ein Geschichtswerk inserierte Urkunde als singuläre Überlieferung eines Privilegs eine methodisch hoch problematische Quelle ist. Dieses Verfahren ist umso erstaunlicher angesichts des Umstandes, dass eine weitere Quelle, die zeitlich und räumlich wesentlich enger mit der Schenkungsurkunde verbunden ist, nahezu alle nötigen Informationen bereitstellt: Es handelt sich um die im sogenannten *Codex Carolinus* überlieferten päpstlichen Briefe an Pippin und seine Söhne¹⁵, in denen die Päpste Stephan II., Paul I., Stephan III. und Hadrian I. in zum Teil detaillierter Beschreibung und unter deutlicher Bezugnahme auf die Pippinische Schenkung territorialpolitische Fragen aufwerfen und Forderungen stellen¹⁶. Hier liegt der Schlüssel zum Verständnis der Pippinischen Schenkung, und erst mit Hilfe dieser Briefe gewinnen auch die Formulierungen an Plausibilität, die der *Liber pontificalis* in der *Vita Stephani II* und in der *Vita Hadriani I* zur Beschreibung der Schenkung wählt. Gegenüber den narrativen Quellen, die in dem Verdacht stehen, von einem bestimmten Interesse geleitete Modifikationen der Originalurkunden zu bieten¹⁷, besitzen diese Briefe den Vorteil, dass sich hier die Päpste direkt an Pippin oder Karl, also an die Aussteller der Urkunden, wenden, denen der tatsächliche Inhalt der Schenkung geläufig war: Ihnen konnte man keine Beschreibung der Schenkung vorlegen, die dem Original widersprach.

12 SCHOLZ, Politik – Selbstverständnis – Selbstdarstellung (wie Anm. 1), S. 60.

13 So neben KERNER, Pippin (wie Anm. 2), S. 285 zuletzt auch Thomas FRENZ, Das Papsttum als der lachende Dritte? Die Konsolidierung der weltlichen Herrschaft der Päpste unter Innozenz III., in: Werner HECHBERGER, Florian SCHULLER (Hgg.), *Staufer und Welfen. Zwei rivalisierende Dynastien im Hochmittelalter*, Regensburg 2009, S. 191–201, hier S. 193.

14 Beipielhaft Louis SALTET, *La lecture d'un texte et la critique contemporaine. Les prétendues promesses de Quierzy (754) et de Rome (774) dans le Liber pontificalis*, in: *Bulletin de littérature ecclésiastique* 41 (1940), S. 176–206; 42 (1941), S. 61–85, der erwog, die gesamte Passage über die Schenkung aus der *Vita Hadriani* als spätere Interpolation zu streichen.

15 *Codex Carolinus*, ed. Wilhelm GUNDLACH, in: *Epistolae Merowingici et Karolini aevi*, t. 1, Berlin 1892 (MGH Epp., 3), S. 469–657; zu den Briefen, ihrer Überlieferung und ihrem Quellenwert ausführlich Achim Thomas HACK, *Codex Carolinus. Päpstliche Epistolographie im 8. Jahrhundert*, Bd. 1–2, Stuttgart 2006–2007 (Päpste und Papsttum, 35).

16 Vgl. das klare Urteil von Rosamond McKITTERICK, *Karl der Große*, Darmstadt 2008, S. 104: »In diesen Papstbriefen ist sowohl zu erkennen, wie der Papst [Hadrian I.] versuchte, die fränkische Unterstützung für eine Gestaltung der italienischen Politik nach seinen eigenen Vorstellungen zu gewinnen, als auch die Tatsache, dass Karl der Große nur in recht geringem Maße kooperationswillig war.«

17 Zum *Liber pontificalis* als Quelle vgl. BERTOLINI, *Il »Liber Pontificalis«* (wie Anm. 11); Thomas F. X. NOBLE, *A new Look at the Liber pontificalis*, in: *Archivum Historiae Pontificiae* 23 (1985), S. 347–358; Hermann GEERTMANN (Hg.), *Il Liber Pontificalis e la Storia Materiale. Atti del Colloquio Internazionale Roma 21.–22. febbraio 2002*, Roma 2003 (Mededelingen van het Nederlands Instituut te Rome. Antiquity, 60/61); Klaus HERBERS, *Le Liber Pontificalis comme source de réécritures hagiographiques (IX^e–X^e siècles)*, in: Monique GOULLET, Martin HEINZELMANN (Hg.), *La réécriture hagiographique dans l'occident médiéval. Transformations formelles et idéologiques*, Sigmarining 2003 (Beihefte der Francia, 58), S. 87–107.

Um in einem ersten Schritt den Umfang der Schenkung von 754¹⁸ zu erklären, zeigen wir zunächst anhand der Korrespondenz zwischen Pippin und den Päpsten, dass der König in Quierzy offenbar nur die Restitution von Gebieten und Städten versprach, die die Langobarden zuvor der Herrschaft der Römischen Kirche entzogen hatten; dies galt auch für die Regionen des byzantinischen Italien, wo den Päpsten bereits die Landesherrschaft zugefallen war¹⁹. Im Einzelnen handelte es sich um den Dukatus von Rom, die Pentapolis, den Exarchat von Ravenna sowie einzelne kleinere Patrimonien, nicht hingegen um die Herzogtümer Beneventum und Spoleto oder gar das gesamte Gebiet südlich der Linie Luni – Monselice²⁰. In einem zweiten Schritt machen wir deutlich, dass Pippin seine Schenkung im Einvernehmen mit den langobardischen Königen umzusetzen gedachte²¹. Damit ist freilich der These die Grundlage entzogen, wonach das gesamte Gebiet südlich der Linie Luni – Monselice dem hl. Petrus übertragen werden sollte: Zu einer so umfangreichen Schenkung war die Zustimmung des Langobardenkönigs schlichtweg nicht zu erwarten. In einem letzten Schritt fassen wir die Erneuerung der *Promissio Pippini* durch Karl den Großen im Jahr 774 in den Blick, um schließlich die Entstehungsbedingungen der Fassung in der *Vita Hadriani* zu analysieren.

1. Die Pippinische Schenkung als Restitution

Bereits im Vorfeld der Schenkung deutet die *Vita Stephani II* darauf hin, dass die Schenkung von Quierzy allein als Restitution einiger Städte und Patrimonien verstanden wurde²². Nach dem Bericht der *Vita* habe Stephan auf seinem Weg zu Pippin in Pavia vor dem Langobardenkönig Aistulf nochmals seine Forderungen formuliert. Der Biograph reduziert Stephans Forderungen in diesem Kontext auf *Ravennantium civitatem et exarchatum ei pertinentem, vel de reliquis reipublicae locis, quae ipse [scil. Aistulfus] vel eius praedecessores Langobardorum reges invaserant*²³. Dass der

18 Unentschieden muss hier die Frage bleiben, ob Teile der in der *Vita Hadriani* beschriebenen Gebiete erst nach dem zweiten Italienzug Pippins 756 in Pavia übertragen wurden; dies vermutet KERNER, *Die frühen Karolinger* (wie Anm. 1), S. 38f. und resümiert: »das eigentliche Geburtsjahr des Kirchenstaates ist 756«; so auch schon CASPAR, *Pippin und die römische Kirche* (wie Anm. 9), S. 70; auf ein einziges Versprechen in Quierzy, dem in Pavia kein neues hinzugefügt worden sei, verweist u.a. Wilhelm LEVISON, *Pippin und die römische Kirche. Besprechung von Erich Caspar, Pippin und die römische Kirche*, in: *Historische Vierteljahresschrift* 20 (1920/1921), S. 330–337, zitiert nach dem ND in: DERS., *Aus rheinischer und fränkischer Frühzeit. Ausgewählte Aufsätze*, Düsseldorf 1948, S. 383–389, hier S. 386–388; so auch JARNUT, *Quierzy* (wie Anm. 4). Wir folgen der unseres Erachtens plausibleren Datierung Levisons, möchten damit aber nicht unterstellen, dass die Diskussion bereits abgeschlossen ist.

19 Über die päpstliche Herrschaft in diesen byzantinischen Gebieten handelt CASPAR, *Pippin und die Römische Kirche* (wie Anm. 9), S. 54–153.

20 In diese Richtung argumentierte (mit anderen Gründen und insgesamt mit geringer Zustimmung) LAMPRECHT, *Die römische Kirche* (wie Anm. 10).

21 Darauf wies nachdrücklich CLASSEN, *Karl der Große* (wie Anm. 2) hin; vgl. auch schon Ludwig OELSNER, *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter König Pippin*, Berlin 1871, S. 201ff.

22 *Liber pontificalis* (wie Anm. 6), S. 448: *Qui [scil. Pippinus] de praesenti iureiurando eundem beatissimum papam satisfecit, omnibus eius mandatis et ammonitionibus sese totis nisibus oboedire et ut illi placitum fuerit exarchatum Ravennae et reipublicae iura seu loca reddere modis omnibus*; für eine bloße Restitution sprechen auch die Bemerkungen *ibid.*, S. 449 und 451.

23 *Ibid.*, S. 446.

Biograph bei seiner Aufzählung auf Vollständigkeit der eingeforderten Gebiete verzichtet haben könnte, ist angesichts der politischen Wirkkraft sehr unwahrscheinlich²⁴.

In dieselbe Richtung weisen Formulierungen aus den Briefen Papst Stephans II. an Pippin. Aufschlussreich ist Codex Carolinus, Nr. 6. Angesichts der Eroberungen und der fortgesetzten Bedrohung durch den Langobardenkönig Aistulf wandte sich der Papst 755 in dem ersten erhaltenen Brief nach seinem Aufenthalt im Frankenreich an Pippin und erinnerte ihn mit Blick auf die Eroberung der päpstlichen Gebiete durch die Langobarden: *propria vestra voluntate pro donationis paginam beati Petri sanctaeque Dei ecclesie rei publice civitates et loca restituenda confirmastis*²⁵. Die Schenkung bezog sich also auf *loca restituenda*, auf Rückerstattungen²⁶. Demzufolge betraf sie offenbar lediglich jene Gebiete, die der päpstlichen Herrschaft in den ehemals byzantinischen Gebieten zuvor durch die Langobarden entzogen wurden. Zwar bedeuten im Mittellateinischen die Verba *restituere*, *reddere* o.ä. nicht zwangsläufig die Wiederherstellung eines früheren Stadiums, sondern können unter Umständen auch eine erstmalige Übertragung anzeigen. Dass diese zweite Bedeutung allerdings in diesem Fall den Kern nicht trifft, lässt sich leicht belegen. Denn die Restitutionsthese entspricht auch der Vorgeschichte der Schenkung in der Berichterstattung der Vita Stephani II. Bereits im Frankenreich angekommen, wandte sich Stephan II. an den Frankenkönig: *deprecatus est ut per pacis foedera causam beati Petri et reipublice Romanorum disponeret. Qui de praesenti iureiurando eundem beatissimum papam satisfecit omnibus eius mandatis et ammonitionibus sese totis nisibus oboedire, et ut illi placitum fuerit exarchatum Ravennae et reipublicae iura seu loca reddere modis omnibus*²⁷.

Stephans Bitten richteten sich auf Frieden und im noch unbestimmten Sinn auf die Rechtsansprüche des hl. Petrus. Pippin folgte laut der Vita den Vorstellungen des Papstes und schwor, wie von Stephan gefordert (*ut illi placitum fuerit*), ihm den Exarchat sowie einige Gerechtsame und Orte zurückzugeben. Von einer Übertragung aller Gebiete südlich der Linie Luni – Monselice ist nicht die Rede, sie scheint sogar explizit ausgeschlossen. Ebenso wie der Exarchat dürften sich die *iura seu loca* auf die ehemals byzantinischen, damals bereits weitgehend vom Papst verwalteten, jedenfalls nicht genuin langobardischen Gebiete bezogen haben.

Eine bezüglich der Restitutionen analoge Formulierung finden wir in einem Brief Hadrians an Karl den Großen: *petimus eximiam praecellentiam vestram, ut in integro ipsa patrimonia [scil. in partibus Tusciae, Spoletio seu Benevento atque Corsica simul et Savinensae patrimonio] beato Petro et nobis restituere iubeatis*²⁸. Auch Hadrian fordert lediglich die Rückerstattung von Patrimonien innerhalb der Gebiete, die die

24 Vgl. etwa Harald ZIMMERMANN, Das Papsttum im Mittelalter. Eine Papstgeschichte im Spiegel der Historiographie. Mit einem Verzeichnis der Päpste vom 4. bis zum 15. Jahrhundert, Stuttgart 1981, S. 62.

25 Codex Carolinus (wie Anm. 15), Nr. 6, S. 489.

26 Ibid., Nr. 7, S. 492 und Nr. 15, S. 516 beziehen das Versprechen Pippins ebenso einzig auf eine Restitution.

27 Liber pontificalis (wie Anm. 6), S. 447f.

28 Codex Carolinus (wie Anm. 15), Nr. 60, S. 587.

Vita Hadriani aufzählt und keinesfalls Tuszien, Spoleto und Benevent insgesamt. Restitution konnte im Sinne der Urkunde von 754 nur heißen, dass Pippin versprochen hatte, die Eroberungen Aistulfs und seiner Vorgänger zu annullieren²⁹. In diese Richtung weist auch der Hinweis Einhards in der Karlsvita, der das Ende des Krieges gegen die Langobarden 774 gleichsetzte mit den Restitutionsen früherer Eroberungen: *Finis tamen huius belli fuit subacta Italia et ... res a Langobardorum regibus ereptae Hadriano Romanae ecclesiae rectori restitutae*³⁰.

Hadrian selbst scheint diese Einschätzung geteilt zu haben. In einem Brief aus dem Jahr 781, kurz nachdem Karl zum zweiten Mal in Rom gewesen war, dort mit Hadrian Territorialangelegenheiten verhandelt und offenbar dessen Ansprüche auf Teile Südtusziens und die Sabina anerkannt hatte³¹, wurde deutlich, wie diese Restitutionsen durchzuführen waren: Nachdem sich infolge der langobardischen Eroberungen die Besitzverhältnisse oft geändert hatten, war nicht immer ersichtlich, welche Territorien Rom tatsächlich als ursprünglichen Besitz der Kirche beanspruchen konnte. Zur Klärung dieser Besitzverhältnisse befragte man vor Ort greise Männer:

*fidelissimi atque seniores testes annorum plus minus centum, qui testificantes super altare intus ecclesiam sanctae Dei genetricis Mariae ... adfirmantes dixerunt, ... quomodo antiquitus ipse beatus Petrus sanctaque nostra Romana ecclesia eundem [scil. Savinensem] detinuit patrimonium. Et minime ipsum suscepimus in integro patrimonium. ... Testem enim invoco Deum, quia nullorum fines inrationabiliter indigeo; sed, sicut ex antiquitus fuit ipse iam fatus patrimonius, eum in integro beato Petro apostolo concessistis, ita suscipere optamus*³².

29 Vgl. so ähnlich auch Walter POHL, Das Papsttum und die Langobarden, in: Matthias BECHER, Jörg JARNUT (Hg.), Der Dynastiewechsel von 751. Vorgeschichte, Legitimationsstrategien und Erinnerung, Münster 2004, S. 145–161, hier S. 157, der im Laufe des 8. Jahrhunderts eine wachsende Historisierung päpstlicher Forderungen erkennt, die sich aus dem Anspruch auf die Rechtsnachfolge des Imperium Romanum ergibt.

30 Einhardi Vita Karoli Magni, ed. Oswald HOLDER-EGGER (MGH SS rer. Germ. in usum schol., 25), Berlin 1911, c. 6, S. 9; auch Einhard weiß also nichts von der weitaus umfangreicheren Schenkung, von der die Vita Hadriani berichtet, oder er ignoriert diese Schenkung bewusst; vgl. Dieter HÄGERMANN, Karl der Große. Herrscher des Abendlandes. Biographie, Berlin, München 2000, S. 127; ebenso auf bloße Restitutionsen der von Langobarden eroberten Gebiete beziehen sich die fränkischen Berichte über die Schenkung von Quierzy 754; vgl. Annales regni Francorum, ed. Friedrich KURZE (MGH SS rer. Germ. in usum schol., 6), Hannover 1895, ad a. 756, S. 14; Annales qui dicuntur Einhardi, *ibid.*, ad a. 755, S. 13; ad a. 756, S. 15; Annales Mettenses priores, ed. Bernhard SIMSON (MGH SS rer. Germ. in usum schol., 10), Hannover 1905, ad a. 754, S. 47f.

31 NOBLE, The Republic of St. Peter (wie Anm. 3), S. 153–181 beschreibt den territorialen Zuwachs des Patrimonium Petri in den Jahren 781 und 787 und veranschaulicht ihn in seiner Karte IV. Belege für die Übergabe neuer Gebiete an Rom liefert der Codex diplomaticus Amiatinus, Urkundenbuch der Abtei S. Salvatore am Montamiata. Von den Anfängen bis zum Regierungsantritt Papst Innozenz' III. (736–1198), ed. Wilhelm KURZE, Bd. 1: Von den Anfängen bis zum Ende der Nationalkönigsherrschaft (736–951), Tübingen 1974: In Sovana und Tusciano ausgestellte Urkunden datieren bis 776 nach Karl dem Großen (vgl. Nr. 26, S. 49f.; Nr. 28, S. 53f.) und ab 787 nach Papst Hadrian (vgl. Nr. 34, S. 65f.; Nr. 35, S. 67f.; Nr. 38, S. 73f.; Nr. 39, S. 75f.; Nr. 40, S. 77f.; Nr. 42, S. 80f.; Nr. 43, S. 82f.). Eine genauere zeitliche Zuordnung ist mangels Quellen kaum möglich.

32 Codex Carolinus (wie Anm. 15), Nr. 69, S. 599. Zu den besitzgeschichtlichen Fragen der Sabina,

Hadrian betont, keine Gebiete ohne rechtlichen Anspruch einzufordern (*inrationabiliter*), sondern nur, was von alters her Patrimonium Petri gewesen sei (*sicut ex antiquitus fuit ipse patrimonius*)³³. Hadrian beruft sich gar nicht erst auf die Pippinische Schenkung oder Karls Erneuerung, sondern auf alte Rechte. Nach Vorlage der eingeforderten Zeugnisse ist die Sabina dann tatsächlich an Rom übertragen worden. Das heißt: Sobald die Prämisse eingetreten, also der Nachweis ehemaligen Besitzes erbracht war, war Karl zur Übertragung der in »seinem« Langobardenreich liegenden Territorien an den hl. Petrus bereit. Mit der gleichen Argumentation forderte Hadrian Karl auch zur Übertragung von Rosella und Populonia auf³⁴. Voraussetzung war stets der Nachweis vorherigen Besitzes³⁵. Hadrian scheint diese Prämisse akzeptiert zu haben, offenbar weil sie dem Text der *Promissio Pippini* und ihrer Erneuerung durch Karl den Großen entsprach. Wenn demnach nur Restitutionen von ehemaligem Besitz der Römischen Kirche Bestandteil der Schenkung und ihrer Bestätigung war, dann kann die Fassung der Vita Hadriani keinesfalls authentisch sein.

ihrer Annexion durch die Langobarden, der Restitution an Papst Zacharias und der Übertragung an Papst Hadrian durch Karl den Großen vgl. Pierre TOUBERT, *Les structures du Latium médiéval: Le Latium méridional et la Sabine du IX^e siècle à la fin du XII^e siècle*, Bd. 1–2, Rome 1973 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 221), S. 941ff.; NOBLE, *The Republic of St. Peter* (wie Anm. 3), S. 155–161.

- 33 Zur Sache vgl. TOUBERT, *Le structures du Latium médiéval*, Bd. 2 (wie Anm. 32), S. 942f. mit Karte Nr. 2; NOBLE, *The Republic of St. Peter* (wie Anm. 3), S. 157; anders dagegen Otto VEHSE, *Die päpstliche Herrschaft in der Sabina bis zur Mitte des 12. Jahrhunderts*, in: *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* 21 (1929/30), S. 120–175, hier S. 123f., der auch bezüglich der Sabina nicht eine vollständige Übertragung postuliert, sondern lediglich die Restitution einzelner Patrimonien; ähnlich HAHN, *Hludowicianum* (wie Anm. 4), S. 72ff.
- 34 *Codex Carolinus* (wie Anm. 15), Nr. 79, S. 611: *Et hoc magnopere poscimus et, sicut per anteriores nostras syllabas, vestram poposcimus regalem potentiam, ita perficere dignetur, ut idoneos missos suos dirigere iubeat, qui nobis contradere debeant fines Popolonienses seu Rossellenses, sicut ex antiquitus fuerunt, nam ex parte nobis ex ipsis finibus non tradidetur; sed quesumus, ut vestrae regalis oblationis donatio fine tenus maneat inconvulsa*; zur vergeblichen Rückforderung gerade dieser Gebiete und zu den darin gelegenen ertragreichen Eisenminen vgl. Paolo DELOGU, *Oro e argento in Roma tra VII e il IX secolo*, in: *Culture e società nell'Italia medievale. Studi per Paolo Brezzi*, Roma 1988 (Istituto Storico Italiano, Studi Storici, 184–187), S. 273–293, besonders S. 282. Er betont, dass der eigentliche Reichtum des Papsttums »riposava sul possesso fondiario. Le straordinarie immissioni di metallo prezioso attirate dal papato in situazioni politiche eccezionali, non modificarono in profondità questa realtà strutturale« (S. 293).
- 35 Vgl. dazu auch Wilhelm KURZE, *Notizen zu den Päpsten Johannes VII., Gregor III. und Benedikt III. in der Kanonensammlung des Kardinals Deusdedit*, in: *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* 70 (1990), S. 23–45, der eine überarbeitete Fassung der von Hadrian in diesem Zusammenhang erstellten Liste päpstlicher Patrimonien in der Kanonensammlung des Kardinals Deusdedit aus dem 11. Jahrhundert erkannt haben will (S. 32); dazu auch Federico MARAZZI, *I »Patrimonia Sanctae Romanae ecclesiae« nel Lazio (secolo IV–X)*. *Struttura amministrativa e prassi gestionali*, Roma 1998 (Istituto Storico Italiano per il Medio Evo, *Nuovo Studi Storici*, 37), S. 238 mit Anm. 252; zu diesem Zweck ließ möglicherweise Hadrian selbst eine Liste ehemaliger Patrimonien aus dem Besitz der Römischen Kirche anfertigen, die Wilhelm Kurze Hadrians Verfasserschaft zuweisen konnte. Da die Besitztitel bis in die Zeit Hadrians reichen, scheint schon aus diesem Blickwinkel eine Zuschreibung zu diesem Papst gerechtfertigt. Ob der Brief dann in dieser Form wirklich an Karl gesandt wurde, ist unklar; vielleicht konnte man ihn mit der Forderung des gesamten Dukats gar nicht an den Frankenkönig schicken und hat daher auch davon abgesehen.

Demnach betraf das Versprechen von 754 mit aller Wahrscheinlichkeit allein die Rück-erstattung von Gebieten, die ursprünglich Rom, d.h. letztlich Byzanz unterstanden. Darauf hat schon Paul Scheffer-Boichorst hingewiesen, als er zeigte, dass die Formulierung *istius Italiae provinciae*, mit der in der Vita Hadriani jene Gebiete bezeichnet werden, die 754 und dann 774 versprochen wurden, nach dem Sprachgebrauch der Zeit das byzantinische Italien im Gegensatz zum langobardischen bezeichnete³⁶.

2. Einvernehmen mit den langobardischen Königen

Dass es sich bei der sogenannten Pippinischen Schenkung um Restitutionen eroberter Gebiete handelte und nicht um die Übertragung langobardischer Territorien, ergibt sich auch aus einem weiteren Grund, der nicht an der Übersetzung des Wortes *restituere* hängt. Auffallend ist nämlich, dass in nahezu allen Briefen, aber auch in den Viten des Liber pontificalis, die Umsetzung der *Promissio Pippini* im Einvernehmen mit dem Langobardenkönig geschehen sollte. So wandte sich Stephan II. nach Aistulfs Tod 756 und nach der noch durch ihn geförderten Erhebung des neuen Königs Desiderius in einem auf März oder April 757 datierten Brief an Pippin mit der Bitte, er möge die Erfüllung der Versprechen unterstützen, die Desiderius zur Restitution ehemalig päpstlicher Gebiete geleistet habe³⁷. Sollte derselbe Stephan II., der angeblich Anspruch auf das halbe Langobardenreich hatte, sich mit einigen Restitutionen zufrieden geben und zudem in dem Brief ernsthaft einen Frieden zwischen Langobarden und Franken vermitteln, der die Erfüllung des umfangreichen Schenkungsversprechens unmöglich machte? Offenbar war Stephan II. der Ansicht, der Frieden mit Desiderius könne ihm all das verschaffen, was er für die *res publica Sancti Petri* forderte.

Auch Stephans Bruder, Papst Paul I., suchte 758 eher den Frieden mit Desiderius als die Übernahme des nahezu gesamten langobardischen Territoriums. Und als Desiderius den Frieden nach wenigen Monaten brach, wandte sich Paul an Pippin mit der Bitte, *ut iubeas perfectam liberationem sanctae Dei ecclesiae et eius peculiaris populi exercere et ita id, quod magna anime tuae mercede beato Petro pollicitus es, firmiter permanere ipsumque Desiderium Langobardorum regem fortiter constringere digneris, ut prolatam ab eo promissionem beato Petro, protectori vestro, restituere debeat atque in omnes adimplere*³⁸.

Pippin, der seine militärische Überlegenheit ja bereits zum Ausdruck gebracht hatte, sollte erneut *fortiter* auf den Langobardenkönig einwirken. Pauls I. Ziel aber

36 Paul SCHEFFER-BOICHORST, Pipins und Karls d.G. Schenkungsversprechen. Ein Beitrag zur Kritik der Vita Hadriani, in: Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung 5 (1884), S. 193–212, hier S. 204–206; in der Sache zustimmend SACKUR, Die Promissio Pippini (wie Anm. 11), S. 387.

37 Codex Carolinus (wie Anm. 15), Nr. 11, S. 506: *Unde petimus te, excellentissime fili et spiritalis compater, ut, si praedictus Desiderius quemammodum spondit, iustitiam sanctae Dei ecclesiae ... plenius restituere et in pacis quiete ecclesiae Dei ... permanserit cum universa sua gente, iubeas in id quod petiit, tuas a Deo inspiratas aures inclinare*; vgl. NOBLE, The Republic of St. Peter (wie Anm. 3), S. 102, der freilich trotz dieser Belege an der Authentizität des Berichts in der Vita Hadriani festhält.

38 Codex Carolinus (wie Anm. 15), Nr. 17, S. 516.

war nicht etwa die Übertragung des gesamten Gebietes südlich der Linie Luni – Monselice, wie es ja angeblich die Pippinische Schenkung zusagen sollte, sondern schlicht die vollkommene Freiheit (*perfecta libertas*) für die Kirche³⁹. In einem späteren Brief wurde Paul I. dann auch bezüglich der versprochenen Objekte präziser: *Nam de finibus civitatum nostrarum et patrimoniis beati Petri ab eisdem Langobardis retentis atque invasis nihil usque hactenus recepimus*⁴⁰. Es geht mithin um Städte, ihre Pertinenzen und um päpstliche Patrimonien, die der Papst noch nicht zurückerhalten hatte. Also schickte Paul I., wie er an Pippin schrieb, Gesandte *cum vestris ... missis, ut in eorum atque praedicti regis praesentia pro eisdem finibus ac patrimoniis comprobatio fiat nobisque omnia iuxta pactui seriem restituantur*⁴¹. Die Aufforderung an Pippin lautete dann, *ut ita disponere iubeat, ut plenarias de omnibus recipere valeamus iustitias*⁴². Im Folgenden kündigte Paul I. angesichts der Trägheit des Langobardenkönigs einen Kriegszug an, *si nobis praelati civitatum nostrarum ab eisdem Langobardis invasi fines atque patrimonia reddita non fuerint*⁴³. Paul I. forderte also vom Langobardenkönig der Formulierung nach nur Restitutionen⁴⁴. Aber fast noch aussagekräftiger ist die Erkenntnis, dass Paul auch hier seiner Hoffnung Ausdruck verleiht, der Langobardenkönig lasse sich von Pippin zur vollständigen Erfüllung bewegen. Das heißt, alle Ansprüche (*plenarias iustitias*), die Paul in der Korrespondenz mit dem Frankenkönig auf den gesamten Umfang der Pippinischen Schenkung beziehen dürfte, soll ihm Desiderius erfüllen.

Paradoxerweise liefert die Vita Hadriani, die ja die umfangreiche Fassung der Schenkung überliefert, selbst einen der zwingendsten Beweise dafür, dass sogar Papst Hadrian und Karl der Große noch 773 in der Restitution der von den Langobarden entfremdeten Gebiete die Erfüllung der *promissio donationis* Pippins sahen. Bevor

39 Die vom langobardischen König ernsthaft erhofften Zugeständnisse dürften kaum in der Übertragung des halben Langobardenreiches südlich der Linie Luni – Monselice bestanden haben. So viel Realitätssinn ist Paul I. wohl doch zuzutrauen, dass er allein die Rückgabe ehemals päpstlicher Gebiete einzufordern wagte, die den Fortbestand des Langobardenreiches nicht ernsthaft in Frage stellte.

40 Codex Carolinus (wie Anm. 15), Nr. 34, S. 542.

41 Ibid.

42 Ibid.

43 Ibid.

44 Mit Blick auf die Forderungen gegenüber Aistulf erkennt die Beschränkung auf Restitutionen ehemals römischen Besitzes auch POHL, Das Papsttum und die Langobarden (wie Anm. 29), S. 157; vgl. ferner NOBLE, The Republic of St. Peter (wie Anm. 3), S. 89f. Immerhin sind in der Vita Stephani II, ed. Liber pontificalis (wie Anm. 6), S. 454, 22 Städte aufgelistet, die der Papst vom Langobardenkönig zurückforderte. Dass sich die Päpste bis Hadrian auch nach 754 und 774 stets allein auf diese Städte zu beschränken schienen, ist sicher Ausdruck der Einsicht, dass mehr als die bloße Restitution der entfremdeten Städte schlichtweg nie versprochen worden ist. Pohl vermutet, dass das Papsttum für sich schließlich so sehr »die Rechtsnachfolge des christlichen römischen Staates« eingefordert habe, dass sich damit die Begrifflichkeiten der Restitutionen erklären ließen. Er scheint sich dabei Walter ULLMANN, Die Machtstellung des Papsttums im Mittelalter. Idee und Geschichte, Graz 1960, S. 88f. anzunähern, der den Begriff der Restitution schon im Vorfeld von Stephans II. Reise ins Frankenreich allein damit erklärt, dass Stephan II. schon damals auf die Konstantinische Schenkung zurückgegriffen habe. Solange Stephan II. aber nur die Rückerstattung der langobardischen Eroberungen forderte, ist diese Argumentation nicht zwingend.

die Eroberung des Langobardenreiches durch Karl den Großen absehbar war, kamen fränkische Gesandte nach Rom:

Post haec coniunxerunt ad sedem apostolicam missi saepiusdicti Caroli excellentissimi regi Francorum et patricio Romanorum ... inquirentes si praefatus Langobardorum rex abstultas civitates et omnes iustitias beati Petri reddidisset, sicut false Franciam dirigebat, adserens se omnia reddidisse; et satisfacti sunt presentaliter nihil ab eo redditum fuisse. Quibus referens isdem precipuus pontifex cuncta quae gesta erant, eos Franciam absoluit remeandos, dirigens cum eos suos missos ad praefatum excellentissimum Francorum regem cum apostolicis ammonitionum sillabis, adiurans eum fortiter ut ea quae beato Petro cum suo genitore sanctae memoriae Pippino rege pollicitus est adimplere et redemptionem sanctae Dei aecclesiae perficere, seu universa quae abstulta sunt a perfido Langobardorum rege, tam civitates et reliquas iustitias, suo certamine reddere beato Petro principi apostolorum fecisset. Ipsi itaque Francorum missi prope-rantes cum apostolicae sedis missis declinaverunt ad praenominatum Desiderium; qui et constanter eum deprecantes adhortati sunt, sicut illis a suo rege praeceptum extitit, ut antefatas quas abstulerat civitates pacifice beato Petro redderet, et iustitias parti Romanorum fecisset⁴⁵.

Im Vorfeld der fränkischen Invasion 773 beschränkte sich also der päpstliche Anspruch, der hier ausdrücklich mit der Pippinischen Schenkung verknüpft wird (*quae [Carolus] beato Petro cum suo genitore Pippino rege pollicitus est*), lediglich auf *universa quae abstulta sunt a perfido Langobardorum rege*. Karl sollte einhalten, »was er zusammen mit seinem Vater Pippin dem hl. Petrus versprochen hatte«, und »des-halb«, so fährt der Biograph in kausaler Verknüpfung fort, »eilten die Gesandten der Franken zusammen mit denen des Apostolischen Stuhls zu Desiderius«.

Erneut scheint also die Erfüllung des Versprechens von Quierzy in Absprache mit Desiderius geplant gewesen zu sein. Diese Idee durchzieht die gesamte Korrespondenz zwischen Päpsten und Karolingern: Das Versprechen von Quierzy sollte in Harmonie mit dem langobardischen König umgesetzt werden. Wie aber konnte das möglich sein, wenn mit der Schenkung das gesamte Langobardenreich südlich der Linie Luni – Monselice inklusive der beiden langobardischen Herzogtümer Benevent und Spoleto an die Römische Kirche gehen sollte? Die Übertragung eines solch umfangreichen Gebietes dürfte Pippin dem Papst also kaum zugesagt haben. Erst bei der Wiedergabe der Schenkung von 774 suggerierte Hadrians Biograph – wohl-gemerkt, ein narrativer Text ohne normative Kraft –, dass Pippin seinerzeit weitaus mehr versprochen hätte.

3. Zwischenfazit: Der Umfang der Pippinischen Schenkung

Unsere Ausführungen zeigen, dass sich die Pippinische Schenkung sehr wahrscheinlich auf die Restitution von ehemals byzantinischen, unter päpstlicher Verwaltung

45 Liber pontificalis (wie Anm. 6), S. 494.

befindlichen Gebieten und auf päpstliche Patrimonien innerhalb weiterhin langobardischer Regionen beschränkte. Noch Papst Hadrian selbst hat diesen Umfang zu Beginn seiner Amtszeit akzeptiert. Er versprach wohl noch 772 den Gesandten des langobardischen Königs Frieden unter der Voraussetzung, dass sich Desiderius zur Restitution der eroberten Gebiete bereit erklärte⁴⁶. Eine solche Aussage wäre wohl nur schwer verständlich, wenn Hadrian auf die Übertragung des gesamten südlangobardischen Gebietes hätte spekulieren können. Mit Blick auf die in der Vita nur wenige Seiten später beschriebene Berufung Hadrians auf ein derartig umfangreiches Schenkungsversprechen, das Pippin geleistet habe, erscheint das Verhalten des Papstes gegenüber diesen Gesandten heuchlerisch und doppelzünftig. Dabei ist es nur ein Beleg für Hadrians anfängliche Bemühungen um einen Ausgleich. Erst in der Rückschau erwiesen sich diese Verhandlungen mit Desiderius als wenig stringent und wurden daher ausgeblendet⁴⁷. Hadrians diplomatischer Verkehr mit dem Langobardenkönig macht die Existenz eines Anspruches auf die umfangreichen Gebiete eher unwahrscheinlich und lässt das Schenkungsversprechen in diesem Ausmaß als verfälscht erscheinen.

Ein weiterer, von Dieter Hägermann nur angedeuteter, aber zumeist vernachlässigter Aspekt soll abschließend noch angeführt werden. Denn es ist schon erstaunlich, »daß einer Institution, die von alters her wichtige Dokumente vergleichsweise sorgfältig zu archivieren wußte, ausgerechnet sämtliche Exemplare der ›Gründungsurkunde des mittelalterlichen Kirchenstaates‹ – die Ausfertigung Karls lag in St. Peter sogar zweimal vor – abhanden gekommen sind«⁴⁸. In der Zeit des Reformpapsttums, als die Ansprüche der Römischen Kirche neu definiert wurden, berief man sich auf zahlreiche Dokumente, auf das Constitutum Constantini⁴⁹, das Hludowicianum, das Ottonianum und Heinricianum⁵⁰. Bezüglich der Bestätigung Karls des Großen führte man als Beleg dabei stets die Passage der Vita Hadriani, nie dagegen eine Originalurkunde an. Die Überlieferung der Urkunde von 774 lediglich in einer – intentional gefärbten und nachweislich von Fälschungen nicht freien – narrativen Quelle stärkt jedenfalls nicht eben ihre Glaubwürdigkeit. Hinzu kommt, dass wohl keine Urkunde der Karolingerzeit so ausführlich in einer erzählenden Quelle beschrieben wird wie gerade die Schenkung von 774⁵¹. Hadrians Biograph nennt bis ins Detail Entstehung, Ablauf, Beteiligte und Inhalt des Schenkungsaktes und scheint damit dieser Passage den Anschein einer echten Urkunde geben zu wollen. Diese ungewöhnliche Ausführlichkeit der Überlieferung in einer erzählenden Quelle erweckt bei gleichzeitigem Verlust der Urkunde in der Ursprungsfassung den Eindruck, die

46 Ibid., S. 487.

47 Auch POHL, Das Papsttum und die Langobarden (wie Anm. 29), S. 146 bezeichnet die Darstellung der Langobarden im Liber pontificalis als Dramatisierung, die dazu gedient habe, das päpstliche Bündnis mit den Franken zu rechtfertigen. Als nahezu einzige Quelle zum Verhältnis der Langobarden zu Rom habe die päpstliche Sichtweise das Bild der Langobarden »bis in heutige Handbücher« geprägt.

48 HÄGERMANN, Karl der Große (wie Anm. 30), S. 121.

49 Vgl. HORST FUHRMANN, Einfluß und Verbreitung der pseudoisidorischen Fälschungen. Von ihrem Auftauchen bis in die neuere Zeit, Bd. 2, Stuttgart 1973 (Schriften der MGH, 24), S. 376.

50 Vgl. HAHN, Hludowicianum (wie Anm. 4), S. 36 mit Anm. 133f.

51 Vgl. LAMPRECHT, Die römische Frage (wie Anm. 20), S. 111f.

Schilderung der Schenkung in der *Vita Hadriani* solle das originale Diplom ganz bewusst überlagern und schließlich ganz ersetzen.

Auch die Entstehungsbedingungen des Schenkungsversprechens von Quierzy 754 machen wahrscheinlich, dass ein so großes Territorium nicht in Aussicht gestellt worden sein kann. Bei einem ersten Treffen in Ponthion am 6. Januar 754 hatte Pippin noch keine bindenden Versprechen geleistet. Erst als er sich mit seinen Magnaten beraten und deren übermäßige Abneigung gegen einen Angriff auf die Langobarden gebrochen hatte⁵², traf er sich erneut mit Papst Stephan II., um dort den Feldzug zu beschließen und die berühmte *promissio donationis* zu leisten⁵³. »This time [scil. in Quierzy], however, it had the support of the Franks⁵⁴.« Wenn die fränkischen Großen zunächst noch die guten Beziehungen zu den Langobarden beibehalten wollten⁵⁵ und sich schließlich kurz vor dem Treffen in Quierzy zu einem Kompromiss mit Pippin bereitfanden und seinem Schenkungsversprechen zustimmten und wenn Pippin in mehreren Gesandtschaften zuvor sogar Kontakt zum Langobardenkönig Aistulf aufgenommen hatte⁵⁶, dann ist kaum denkbar, dass man in Quierzy, in Anwesenheit fränkischer Eliten, die den Langobarden freundlich gesinnt waren, die Zerschlagung des Langobardenreiches und dessen fast vollständige Übertragung an die Römische Kirche in Aussicht stellte, wie sie nach der Beschreibung in der *Vita Hadriani* zu erwarten gewesen wäre. Ein Kompromiss zwischen Pippin und den prolangobardischen Großen konnte nur bedeuten, dass eine Auflösung des Langobardenreiches gerade vermieden werden sollte. Entsprechend zog Pippin 755 nach

- 52 Die Vorbehalte der fränkischen Großen gegenüber einem Langobardenkrieg hatte schon Stephan II. brieflich zu zerstreuen versucht; vgl. Codex Carolinus (wie Anm. 15), Nr. 5, S. 488 an die *viris gloriosis nostrique filiis, omnibus ducibus gentis Francorum: obsecramus atque coniuramus ... ut nulla interponatur occasio, ut non sitis adiutores ad obtinendum filium nostrum a Deo servatum Pippinum excellentissimum regem pro perficienda utilitate fautoris vestri, beati apostolorum principis Petri*. Demnach war möglicherweise Pippin der Zögernde, während der Papst offenbar in den fränkischen Großen bereitwillige Verfechter eines Feldzuges gegen die Langobarden sah; eindeutiger scheint aber der Hinweis bei Einhard, *Vita Karoli Magni* (wie Anm. 30), c. 6, S. 9: *quia quidam e primoribus Francorum, cum quibus consultare solebat [scil. Pippinus], adeo voluntati eius renisi sunt, ut se regem deserturos domumque redituros libera voce proclamarent. Susceptum tamen est tunc contra Haistulfum regem et celerrime completum*; vgl. dazu JARNUT, Quierzy und Rom (wie Anm. 4), S. 275, ND S. 211; zu den Vorbehalten im fränkischen Adel KERNER, Die frühen Karolinger (wie Anm. 1), S. 33ff.
- 53 Vgl. Liber pontificalis (wie Anm. 6), S. 448; dazu NOBLE, The Republic of St. Peter (wie Anm. 3), S. 81ff.
- 54 Ibid., S. 83; vgl. ferner SCHOLZ, Politik – Selbstverständnis – Selbstdarstellung (wie Anm. 1), S. 59f., der auch nach Quierzy noch Vorbehalte aufseiten des Adels sieht.
- 55 Vgl. HÄGERMANN, Karl der Große (wie Anm. 30), S. 70: »Das von Stephan II. und seinen Vorgängern gesuchte Bündnis mit dem Frankenkönig, das sich zwangsläufig gegen die Langobarden richten mußte, bedeutete in der Tat ein Reversment des alliances und stieß bei einem Teil der fränkischen Führungsschicht auf Widerstand«; zur fränkisch-langobardischen Allianz seit Karl Martell vgl. jetzt den Beitrag von FLORENCE CLOSE, De l'alliance franco-lombarde à l'alliance franco-pontificale. Sur la mention de l'appel de Grégoire III (739) dans l'historiographie carolingienne, oben, S. 1–24. Auch Close macht deutlich, wie sehr die fränkische Allianz mit den Päpsten gegen die Langobarden mit einer alten Tradition brach, und weist darauf hin, dass sich die spätere karolingische Historiographie bemühte, die anfängliche Nähe der Franken zu den Langobarden zu verhüllen.
- 56 KERNER, Die frühen Karolinger (wie Anm. 1), S. 33f.

dem Sieg über die Langobarden und nach dem ersten Frieden mit Aistulf wieder aus Italien ab, ohne irgendwelche territorialen Veränderungen vorgenommen zu haben, mit Ausnahme freilich der Restitution jener Gebiete, die Aistulf unmittelbar zuvor usurpiert hatte. Das Versprechen in dem Umfang, den die *Vita Hadriani* suggeriert, hat Pippin demnach 754 wohl nicht geleistet⁵⁷. Denn kaum etwas spricht dafür, dass Pippin seinerzeit mehr versprach, als er durchzusetzen gewillt war. Stephan II. hatte 754 immerhin Pippin und seine Söhne zu Königen gesalbt⁵⁸, das junge karolingische Königtum symbolisch bestätigt und den Franken verboten, einen König aus einem anderen Geschlecht zu wählen⁵⁹. Dass Pippin danach seinen Teil des Vertrages nicht erfüllte, ist kaum vorstellbar. Auch deswegen ist anzunehmen, dass Pippin mit Aistulfs Versprechen der Restitutionen und mit der Zusicherung der Sicherheit Roms seinen Verpflichtungen vollständig nachgekommen ist.

4. Der Dukat von Spoleto als aussagekräftiges Beispiel

Die wechselvolle Geschichte des Herzogtums Spoleto und der Streit um die dortigen Herrschaftsrechte in der zweiten Hälfte des 8. Jahrhunderts unterstreichen unsere Zweifel an der Authentizität des Berichtes der *Vita Hadriani*. Die vergleichsweise gute Quellenlage zum Dukat Spoleto erlaubt eine beispielhafte, gesonderte Analyse der Auswirkungen der Pippinischen Schenkung auf diesen Dukat⁶⁰. Formal dem

- 57 Wenn NOBLE, *The Republic of St. Peter* (wie Anm. 3), S. 89 bemerkt, Pippin sei 755 ohne Erfüllung des Versprechens wieder abgerückt, um nicht jene fränkische Partei zu brüskieren, die die Fortführung der fränkisch-langobardischen Allianz verfocht, dann hat er nur zum Teil recht. Ein Großteil der Franken hatte sich tatsächlich für dieses Bündnis stark gemacht; allein, diese Allianz hat nicht die Erfüllung des Versprechens nach Pippins Sieg 755 verhindert – schließlich waren die päpstlichen Forderungen von 754 erfüllt –, sondern schon 754 das Zustandekommen eines Versprechens, wie es die *Vita Hadriani* suggeriert, unmöglich gemacht: Die Annexionen des Langobardenkönigs sollten annulliert werden, das Langobardenreich ansonsten aber fortbestehen.
- 58 Vgl. *Liber pontificalis* (wie Anm. 6), S. 448; dazu zuletzt SCHOLZ, *Politik – Selbstverständnis – Selbstdarstellung* (wie Anm. 1), S. 62–68; vgl. auch Arnold ANGENENDT, *Pippins Königserhebung und Salbung*, in: Matthias BECHER, Jörg JARNUT (Hg.), *Der Dynastiewechsel von 751. Vorgeschichte, Legitimationsstrategien und Erinnerung*, Münster 2004, S. 179–209, hier S. 196–201; ähnlich schon DERS., *Rex et Sacerdos. Zur Genese der Königssalbung*, in: Norbert KAMP, Joachim WOLLASCH (Hg.), *Tradition als historische Kraft. Interdisziplinäre Forschungen zur Geschichte des frühen Mittelalters. Festschrift für Karl Hauck*, Berlin u.a. 1982, S. 100–118; gegen eine Königssalbung schon 751 Josef SEMMLER, *Der Dynastiewechsel von 751 und die fränkische Königssalbung*, Düsseldorf 2003, dessen These allerdings nicht ohne Widerspruch blieb.
- 59 *Annales regni Francorum* (wie Anm. 30), ad a. 754, S. 12; *Annales qui dicuntur Einhardi* (wie Anm. 30), ad a. 754, S. 13; *Annales Mettenses priores* (wie Anm. 30), ad a. 754, S. 45f.; *Clausula de unctione Pippini*, ed. Bruno KRUSCH, in: MGH SS rer. Mer., Bd. 1/2, Hannover 1885, S. 465f., hier S. 465, ed. Alain J. STOCLET, *La Clausula de unctione Pippini regis: mises au point et nouvelles hypothèses*, in: *Francia* 8 (1980), S. 2f., hier S. 3; vgl. NOBLE, *The Republic of St. Peter* (wie Anm. 3), S. 87f.
- 60 Auch SEFTON, *The Pontificate of Hadrian I* (wie Anm. 8), S. 87 sieht in der Überlieferung zu Spoleto ein »key element« für die Analyse der Schenkungen von 754 und 774, kommt aber zu dem Ergebnis, beide Schenkungen seien nicht identisch, da Spoleto 754 nicht, 774 aber sehr wohl Inhalt der Schenkung gewesen sei.

Langobardenreich zugehörig, versuchten die Herzöge von Spoleto stets, sich von den Königen in Pavia abzugrenzen. In ihrer ständigen Bemühung um Unabhängigkeit wählten die Spoletiner nach zahlreichen fehlgeschlagenen Aufständen 756, im Anschluss an Pippins Langobardenfeldzug, mit Alboin einen eigenen Herzog und wollten sich – nach der Aussage Papst Stephans II. in einem Brief an König Pippin – dem fränkischen Schutz anvertrauen⁶¹. Denn im Bündnis mit dem Papst und, über ihn, mit den Franken versprachen sie sich offenbar eine größere Sicherheit gegen neuerliche Annexionspläne aus Pavia. Eidlich verpflichtete sich der neue Herzog dem Papst und dem Frankenkönig, dessen Einfluss aus der Ferne naturgemäß weniger zu fürchten war als jener des vor den Toren lauernden Langobardenkönigs. In einem Brief, den Stephan II. direkt nach Alboins Wahl an Pippin richtete, schreibt er, Alboins Erhebung sei erst möglich geworden *per tuum [scil. Pippini] fortissimum brachium*⁶². Demnach war das Eingreifen des Frankenkönigs in Italien eine Voraussetzung für die Wahl des Herzogs. Und der Papst gestand Pippin in diesem Zusammenhang die Kompetenz zu, auf sie Einfluss zu nehmen, obwohl doch gerade Pippin – jedenfalls nach Aussage der Vita Hadriani – im Vertrag von Quierzy diesen Dukat dem hl. Petrus übertragen habe⁶³. Stephan II. scheint auch anerkannt zu haben, dass sich die Spoletiner freiwillig dem Frankenkönig und nicht ihm anvertrauten: *Spolitini ... omnes se commendare per nos a Deo servatę excellentię tuę cupiunt*. Die Spoletiner wollen sich also alle dem Frankenkönig unterwerfen, und das mit Zustimmung des Papstes! Nimmt man hinzu, dass dieser Brief spätestens im April 757 und damit nicht einmal ein Jahr nach Pippins militärischem Sieg über Aistulf verfasst wurde, dann muss aus dem konziliananten Ton dieses Schreibens in Verbindung mit der Unterstellung der Spoletiner unter die fränkische Herrschaft geschlossen werden, dass der Papst den neuen Status Spoletos anerkannte. Die Haltung der Spoletiner hätte er kaum mit solchen Worten akzeptiert, wenn Pippin Spoleto noch kurz zuvor in Quierzy dem hl. Petrus übertragen hätte. Zudem ist auffällig, dass er auch in diesem Brief stets Restitutionsen, niemals Schenkungen vom König einfordert⁶⁴.

Ein weiteres päpstliches Schreiben an Pippin vermag diesen Befund zu untermauern. Paul I. beklagt in ihm Übergriffe des Königs Desiderius auf Städte der Pentapolis sowie auf die Herzogtümer Spoleto und Benevent. Insbesondere Spoleto hatte durch die eigenmächtige Wahl Alboins während der Schwächephase des langobardischen Königums 756 das Eingreifen des inzwischen wieder gefestigten Königs provo-

61 Codex Carolinus (wie Anm. 15), Nr. 11, S. 506: *et iam ipsi Spolaetini ducatus generalitas per manus b. Petri et tuum fortissimum brachium constituerunt sibi ducem. Et tam ipsi Spolitini quamque etiam Beneventani omnes se commendare per nos a Deo servatae excellentię tuę cupiunt*. Stephan II. zeigt sich in diesem Brief erfreut über die Wahl des neuen Langobardenkönigs Desiderius, der versprochen habe, die *reliquae civitates* dem hl. Petrus zu übertragen; Pippin bittet er auch hier lediglich, dafür Sorge zu tragen, *ut civitates reliquas ... in integro matri tuę, sanctę ecclesię restituaret* (S. 505); vgl. als Hinweis auf die Unterstellung Spoletos unter Pippin auch Codex Carolinus, Nr. 17, S. 515: *Sicque Spolaetinus et Beneventanus, qui se sub vestra a Deo servata potestate contulerunt*.

62 Ibid., Nr. 11, S. 506.

63 Liber pontificalis (wie Anm. 6), S. 498.

64 Codex Carolinus (wie Anm. 15), Nr. 11, S. 505: *ut civitates reliquas ... in integro matri tuę, sanctę ecclesię præcipiatis*.

ziert⁶⁵. Nach einleitenden Berichten über das Vorrücken des Desiderius folgen die entscheidenden Worte:

*Langobardorum rex, Pentapolensium per civitates transiens, quas beato Petro pro magna anime vestrae mercede contulistis, ferro et igne omnia sata et universa, quae ad sumptus hominum pertinent, consumpsit. Sicque Spolaetinus et Beneventanus, qui se sub vestra a Deo servata potestate contulerunt, ad magnum spretum regni vestri desolavit atque ferro et igne eorundem ducatum loca et civitates devastavit*⁶⁶.

Paul I. erwähnte – und billigte – mit diesen Worten die Unterwerfung der Spoletiner unter die Herrschaft des Frankenkönigs. In diesem Zusammenhang trennte er scharf zwischen den Städten der Pentapolis, die Pippin dem hl. Petrus übertragen habe (*Pentapolensium civitates, quas beato Petro ... contulistis*), und Spoleto, das der Herrschaft Pippins unterstellt worden sei. Von einem Anspruch des Papstes auf Spoleto, wie er uns in der *promissio donationis* innerhalb der Vita Hadriani überliefert wird, lässt nicht einmal der Papst selbst etwas verlauten⁶⁷. Die Städte der Pentapolis und das Herzogtum Spoleto sind also nach diesem Wortlaut gerade nicht in gleicher Form Bestandteil der Pippinischen Schenkung gewesen.

Der Papst formulierte einen Anspruch lediglich auf die Städte, die die Langobarden einst erobert hatten und jetzt nach einer unbestimmten vertraglichen Vereinbarung restituieren sollten. Das allein ist schon Indiz genug dafür, dass weder Stephan II. noch sein Bruder Paul I. auf Grundlage der Schenkung von Quierzy Anspruch auf Benevent und Spoleto erheben zu können glaubten. Weiter untermauert wird dieses Ergebnis, fasst man den vorausgehenden Satz aus der Feder Pauls in den Blick: Ausdrücklich meinte der Papst betonen zu müssen, dass Pippin die Städte der Pentapolis, die nun Desiderius eingenommen habe, einst dem hl. Petrus übertragen habe. Wo er konnte, betonte der Papst seinen Anspruch, belegte dessen Legitimität mit von

65 Vgl. schon OELSNER, Jahrbücher des fränkischen Reiches (wie Anm. 21), S. 320, der diese Auseinandersetzungen in die Frühzeit von Desiderius' Herrschaft datiert und entsprechend den darüber klagenden Brief Pauls I. auf 758; ihm folgt Gundlach in seiner Edition des Codex Carolinus (wie Anm. 15), Nr. 17, S. 514, Anm. 1.

66 Ibid., Nr. 17, S. 515.

67 Vor dem Hintergrund einer weiteren Passage dieses Briefes wird ersichtlich, dass Paul I. jedenfalls auf Spoleto und Benevent gar keinen Anspruch erhebt. Denn mit Blick auf die Städte im Exarchat heißt es *ibid.*, Nr. 17, S. 516f.: *nimis eum [scil. Desiderium] adortati sumus et per sacratissimum corpus beati Petri atque etiam per tuam a Deo protectam excellentiam fortiter illum coniuravimus, ut civitates illas, id est Immulas, Bononia, Ausimkus et Ancona – quia eas nobis praesentialiter simul per vestros missos, id est Folradum, Deo amabilem abbatem et prebiterum atque Rodbertum, excellentissime christianitati tuae et per te etiam beato Petro apostolorum principi pollicitus est redditurum – restituere deberet; ... coniuramus te, quatenus praefatas, quas pollicitus [est] [scil. Desiderius], civitates tuae mellifluae excellentiae et per te beato Petro fautori tuo restituat*. Demnach habe Desiderius also Pippin Versprechungen über Städte gemacht, die der Frankenkönig direkt an den hl. Petrus weiterschenkte. Entsprechende Verpflichtungen hätte Paul wohl auch aussprechen müssen, wenn er sie ebenfalls auf Spoleto und Benevent angewandt sehen wollte. Doch darauf hatte sich Pippin offenbar nie festgelegt – warum auch, stand doch die Eroberung der beiden mittelitalienischen Dukate längst nicht auf der Agenda des frisch gekürten Frankenkönigs.



Ober- und Mittelitalien in der zweiten Hälfte des 8. Jahrhunderts. Orte, die das *confinium* in der Pippinischen Schenkung begrenzen, sind mit ■ gekennzeichnet.